ALBERT CREMER

L'Empire ottoman, modèle de l'État moderne? La Turquie vue par des auteurs politiques du XVI^e siècle

De nouveaux horizons firent leur apparition en Europe au début du XVI^e siècle. Les découvertes de nouveaux continents, de nouveaux pays et avec eux de nouvelles formes de la vie sociale et politique lui ouvraient des perspectives non seulement sur l'inconnu, mais aussi sur son propre passé et son présent. Le désir d'en savoir plus sur les nouveaux mondes a été fort. Dans de nombreuses bibliothèques privées, on trouvait les récits des Ramusio, Nicolay, Alvares, Léon l'Africain, Osório de Fonseca, Lodewijcksz et d'autres auteurs. Ces volumes témoignaient d'un intérêt pour les découvertes et d'une curiosité pour les autres, les inconnus, les étrangers et l'étrange; un autre genre de littérature, beaucoup plus politique, conduisait le lecteur inévitablement à la comparaison et à l'appréciation des structures des différents États. D'abord présentées au doge et au sénat de la République de Venise et puis largement diffusées à travers l'Europe, les *relazioni*, rédigées par les ambassadeurs de retour d'un poste à l'étranger en leur patrie, analysaient parfois très en détail la situation et les structures de l'État concerné. Les caractères géographiques, la religion, l'agriculture et la nourriture, l'artisanat, les armes et les milices, les finances publiques, la forme du gouvernement, les officiers, la judicature se trouvaient ainsi exposés de manière que le lecteur attentif soit amené à une comparaison entre le système dans lequel il vivait et ceux d'autres États. Ce qui fut de plus largement favorisé par la désacralisation de l'État, autrement dit la rupture entre l'éthique et l'action politique. La façon de manier les conflits et les guerres qu'a notamment connus l'Italie au XV^e et au XVI^e siècle, et les réflexions suscitées chez les acteurs et les théoriciens politiques, comme Machiavel, avaient engendré une toute nouvelle conception de l'État. Les valeurs médiévales perdaient leur poids, comme la responsabilité du roi chrétien pour le salut des âmes de ses sujets, face à l'exigence de la rationalité et de l'efficacité de l'État. Le nouveau vocabulaire renonçait à toute notion de morale pour y substituer des mots clés tels qu'intérêt, occasion, domination, conservation, secret d'État, arcanes d'État. Le grand sujet, la rationalité de l'État, que le mouvement intellectuel de l'époque mettait au centre de la réflexion politique, fut appelé »ragione di Stato« pour la première fois dans la littérature par Giovanni Della Casa en 1547 (»Orazione a Carlo V«), mais il semble que la notion en soit alors assez répandue déjà. Le nombre de volumes consacrés à la raison d'État et publiés au siècle suivant fut immense, et, depuis, la littérature sur leurs auteurs est à nouveau très importante, de Meinecke à Mattei, Zarka, Baldini, Viroli et tant d'autres.

Évidemment, les auteurs de la raison d'État avaient observé les divers États et les structures de leurs gouvernements. Ainsi, Machiavel s'était déjà particulièrement intéressé à la France. Plus le siècle avançait, plus un autre État s'imposait à tout débat

sur ce qu'un État était et devrait être à même d'accomplir: l'Empire ottoman, qui après la conquête de Constantinople avait incorporé les Balkans, l'empire des Mamelouks, l'Afrique du Nord, et était en train de s'emparer des îles de la Méditerranée l'une après l'autre, avait menacé Vienne, et pratiquait régulièrement des incursions dans le sud de l'Italie. Tandis que l'Espagne, l'empereur, le Saint-Siège, Venise cherchaient à résister à la poussée des Ottomans, la France avait choisi la voie des négociations pour enfin finir par conclure un traité avec cette puissance.

À la fin du siècle, cette étonnante réussite de l'empire que Campanella n'hésitait pas à intituler «la tête sinistre de l'aigle impériale»¹ ne pouvait que susciter l'horreur chez les responsables politiques et une admiration réfléchie chez les penseurs politiques. Que savaient ces derniers de l'Empire ottoman? Bien sûr, il y avait la dispute des religions entre l'islam et le christianisme, dont on citera notamment la grande lettre que le pape Pie II avait adressée (ou non) au sultan Mehmet II et les écrits de théologiens tant catholiques que protestants. On nommera les opuscules de quelques historiens, Richer, par exemple, et surtout Paul Jove, qui exerçait sans doute la plus grande influence. Une bonne part de cette littérature, de Kantakouzène à Vives, a été rassemblée par le pasteur zurichois Théodore Bibliander dans un fort volume, préfacé par Luther et commenté par Melancthon². Les pèlerins en Terre sainte publiaient pareillement des récits de leurs voyages et expériences dans l'Orient, parmi eux Bartholomaeus Georgieviz (Bartolomej Durdevic, † 1566) connut un remarquable succès en librairie au XVI^e siècle³. Enfin on notera les célèbres relations des navigations qu'avait publiées Nicolas de Nicolay⁴. Mais une véritable connaissance de

¹ Tommaso CAMPANELLA, *De Monarchia hispanica discursus*, Amsterdam 1640, «Turca verò est sinistrum caput aquilae Imperialis» p. 390. Une version allemande avait déjà paru en 1620, *Von der Spanischen Monarchy* ..., s.l.

² Theodor BIBLIANDER, *Mahumetis Saracenorum principis, eiusque successorum vitae, doctrina, ac ipse Alcoran, Quo velut authenico [sic] legum divinarum codice Agareni et Turcae, alijque Christo adversantes populi reguntur, quae ante annos CCCC, vir multis nominibus, Divi quoque Bernardi testimonio, clarissimus, D. Patrus Abbas Cluniacensis, per viros eruditos, ad fidei Christianae ac sanctae matris Ecclesiae propugnationem, ex Arabica lingua in Latinam transferri curavit. His adiunctae sunt etiam Confutationes multorum [...] unà cum doctiss. viri Philippi Melancthonis praemonitione [...]. Adiuncti sunt etiam De Turcarum [...] Libelli aliquot lectu dignissimi*, Bâle 1550.

³ Bartolomej DURDEVIC ou GEORGIEVIZ, *La manière et cérémonies des Turcs par Bartholomieu, hongrois, pèlerin de Hiérusalem lequel ayant été [...] esclave a cogneu par expérience tout ce qui est contenu en ce présent livre*, Lyon [1514]; ID., *Liège 1600*; ID., *Libellus vere Christiana lectione dignus diversas res Turcharum brevi tradens*, Rome 1552; ID., *De Turcarum moribus epitome*, Leyde 1558 et 1598; ID., *De origine Turcorum eorumque administratione et disciplina [...]. Cui libellus de Turcorum moribus, collectus a B.G., Cum praefatione reverendi viri D. Philippi Melancthonis*, Wittenberg 1562; ID., *Voiage de la saincte cité de Hiérusalem, jointe la description des citez, villes, ports, lieux et autres passages. Ensemble les Cérémonies des Turcs, avec l'estat de leur empereur [...] descripts par Bartelemi Georgivitz, hongrois, pèlerin dudit voiage, par un long temps esclave en Turquie. Le tout remis en lumière par M. Lambert Darmont*, Liège 1600. S'y ajoutent d'autres œuvres et traductions, notamment en allemand.

⁴ Nicolas DE NICOLAY, *Les quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales*, Lyon 1568; ID., *Les navigations, pérégrinations et voyages faicts en la Turquie*, Anvers 1576, 1577; ID., *Discours et histoire véritable des navigations, pérégrinations et voyages faicts en la*

l'Empire ottoman, une turcologie, se développa dans la seconde moitié du XVI^e siècle, et le cadre de la curiosité anthropologique fut dépassé par le besoin d'un parangonnage des systèmes. Comme la littérature contemporaine sur la Turquie est vraiment immense, nous avons dû nous limiter à quelques rares spécimens qu'en revanche nous avons préféré présenter plus amplement, vu que ces textes sont peu connus et parfois d'accès difficile.

VERS LES DÉBUTS D'UNE TURCOLOGIE

GUILLAUME POSTEL

Les connaissances de l'Empire ottoman connurent une considérable poussée en avant avec Guillaume Postel, qui, orientaliste éminent et, selon Braudel, utopiste admirable⁵, polyglotte et ayant séjourné à deux reprises au Proche-Orient, s'attachait à réconcilier les mondes chrétien, musulman et hébraïque, visée dont témoigne notamment son œuvre principale «*De orbis terrae concordia*», parue à Bâle chez Oporin en 1544⁶. Après avoir accompagné le premier ambassadeur de France près la Porte, Jean de La Forest, en 1535, il publia un ouvrage sur la Turquie, qui se distingua nettement, et par son volume et par sa richesse d'information, des écrits antérieurs sur le sujet. Il parut en 1560 en trois parties chez Marnef sous le titre «*De la Republique des Turcs*»⁷, et formera pour longtemps la base de toute discussion et réflexion sur l'Empire turc. Tandis que les deuxième et troisième parties ont leur titre à part, la première n'est pas désignée comme telle, peut-être fut-elle originairement la seule prévue. Postel y étalait un tableau plutôt anthropologique de la vie en Turquie. Débutant avec le mariage, l'éducation des enfants, la nourriture, l'artisanat, il venait ensuite aux «choses publiques», c'est-à-dire en premier lieu à la religion, aux cérémonies, à sépulture. Une analyse de la justice venait clore cette première partie. On en retiendra tout particulièrement quelques points jusqu'alors moins connus ou controversés à l'avenir, mais essentiels pour le discours qui va s'ouvrir.

Turquie, Anvers 1586. Pour la curiosité dans l'autre direction, cf. Thomas D. GOODRICH, *The Ottoman Turks and the New World. A Study of Tarih-i Hind-i garbi and Sixteenth-Century Ottoman Americana*, Wiesbaden 1990.

⁵ Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1966, t. II, p. 101.

⁶ Cf. notamment William J. BOUWSMA, *The Career and Thought of Guillaume Postel*, Cambridge/Mass. 1957; Georges WEILL et François SECRET, *Vie et caractère de Guillaume Postel*, Milan 1987; Daniel MÉNAGER, *Postel, Guillaume*, dans: Colette NATIVEL (dir.), *Centuria latinae. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières, offertes à Jacques Chomarat*, Genève 1997, p. 645-649; Clarence Dana ROUILLARD, *The Turk in French History, Thought and Literature (1520-1660)*, Paris 1938, p. 206-212.

⁷ Guillaume POSTEL, *De la Republique des Turcs*, et là où l'occasion s'offrira, des meurs et loys de tous Muhamedistes, Poitiers 1560. Une seconde édition parut sous le titre: *Des Histoires orientales et principalement des turques ou turchiques et schitiques ou tartaresques et aultres qui en sont descendues*, œuvre pour la tierce fois augmentée, Paris 1575.

Respectant l'ordre de Postel, nous soulignons l'accent qu'il a mis sur l'éducation des enfants. Ceux-ci étaient instruits à lire et apprenaient le Coran par cœur, puis s'attachaient aux autres »disciplines humaines«, excepté l'histoire et la rhétorique – ce qui lui donnait l'occasion d'une digression sur la non-existence d'avocats qui s'appliqueraient uniquement à »rendre proces immortels«⁸ –, enfin aux exercices d'armes. Quant à la religion, Postel n'hésitait pas à assaisonner son récit de quelques pointes à l'avantage des Turcs; ainsi, lorsqu'il parlait de l'hospitalité, de l'aumône, de la foi de la parole, et de la qualité de l'artisanat, entre autres exemples, le Turc était »merveilleusement équitable«⁹, tandis que »nous autres ponentins occidentaus sugets à l'Eglise Romaine«¹⁰, nous nous comportons en usuriers¹¹, etc.

En passant par les différentes religions, Postel fit une petite remarque qui mérite d'être retenue. »Tous ces parents du Prophette, avoue-t-il, sont comme gentilshommes, là ou ils sont, sans rien paier au Prince, sinon qu'en temps de guerre en leur païs se soudoient aus armes«¹². Une noblesse restreinte existait donc aux provinces, aux seuls privilèges fiscaux. Quant à la justice, qui embrassait comme à l'ouest la politique proprement dite, Postel était plein d'éloges, concernant le Coran et dix volumes traitant *de rebus, de personis*, etc.; la position du muphti, qui »represente Iustice, et l'image de Dieu«¹³; les quatre vacations par semaine au lieu où le prince se trouvait; l'absence d'avocat ou encore la procédure. Le vizir, assisté de quatre pachas, dirigeait le divan, qui traitait les affaires de plus grande importance. La réunion du divan se déroulait d'une manière qui fascina les auteurs très longtemps encore. Le sultan ne participant pas à la séance, ni effectivement ni symboliquement, pouvait tout de même suivre les débats d'une chambre adjacente par une fenêtre grillagée qui donnait sur la salle du conseil. Personne ne savait si le sultan était présent ou non, »et encor' que jamais n'y feust, on pense tousjours qu'il y soit«, alors »le mentir est mortel«. Le vizir, les débats terminés, se rendait auprès du sultan pour lui faire part des conclusions, puis regagnait sa maison, où il écoutait »jusque au plus pauvre homme et n'en laisse pas un qui ne luy donne sentence diffinitive«¹⁴.

UBERTO FOGLIETTA

Un petit traité d'une vingtaine de pages sur les causes de la grandeur de l'Empire ottoman est dû à Uberto Foglietta. Ce Génois né probablement en 1518, mort en 1581, a laissé plusieurs œuvres remarquables, qui ont pour objet l'histoire de sa ville natale,

⁸ Ibid., 1^{re} partie, p. 36.

⁹ Ibid., p. 69.

¹⁰ Ibid., p. 46.

¹¹ Ibid., p. 70.

¹² Ibid., p. 107.

¹³ Ibid., p. 118.

¹⁴ Ibid., p. 122–124.

la théorie de l'historiographie, la politique dans l'espace méditerranéen¹⁵. Il exposa une vision nettement antinobiliaire de l'histoire de Gênes dans le volume *»Delle cose della Repubblica di Genova«*, 1559, dont le doge et le sénat de la République cherchèrent à empêcher la diffusion.

L'attitude antinobiliaire se retrouve dans le traité *»De caussis magnitudinis Turcarum imperii«*, dédié à l'un des vainqueurs de Lépante, Marc'Antonio Colonna, publié dans un recueil avec d'autres petits écrits en 1574¹⁶. Bien qu'il attirât les foudres d'Henri Estienne sur son auteur dans un discours violemment opposé¹⁷, quatre réimpressions dans l'Allemagne protestante et une en Angleterre lui assurèrent un notable succès¹⁸.

Foglietta aborda le sujet d'une manière nouvelle et, à l'époque, déconcertante sinon inquiétante, puisqu'il ne se contenta pas de rechercher les causes du succès de l'Empire ottoman, mais posa la question d'une façon plutôt provocante.

*Simul qua re fiat, ut tot de nostris hominibus ad illos continenter transfugiant; Christiana'que religione eiurata Mahumetanae sectae dent, cum contra nulla, aut perrara illorum ad nos fiant transfugia*¹⁹.

Pourquoi tant de chrétiens changeaient de camp tandis que l'inverse ne se produisait pratiquement pas?

La démonstration débuta par une thèse selon laquelle, dans les pays conquis, les Turcs avaient éliminé tous ceux qui s'élevaient au-dessus du commun par leurs facultés intellectuelles, leur fortune, leur prestige, leur dignité – par conséquent la noblesse –, en les assassinant ou en les bannissant dans les régions les plus reculées. L'extension de l'Empire exigeait surtout l'obéissance et la discipline, qui, toutes les deux, étaient fondées sur la religion à laquelle, enfin, adhéraient tous les ambitieux de pouvoir et de gloire²⁰. Celle-ci ignorant la crainte de la mort puisque tout dépendait de l'inévitable nécessité du destin (*»Divina moderatione«*, *»Divino Numine«*), peu importait si l'on mourait à la maison ou sur le champ de bataille. Comme les études de philosophie étaient interdites, la religion ne pouvait pas être mise en doute, tandis que, chez nous, les philosophes par leurs disputes péripatéticiennes ébranlaient toute certitude (*»Numinis maiestate indigna«*)²¹.

¹⁵ Carlo BITOSSI, Foglietta, Oberto (Uberto), in: *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 48, Rome 1997, p. 495–498; Tommaso BOZZA, *Scrittori politici italiani dal 1550 al 1650. Saggio di bibliografia*, Rome 1980 (*Storia letteratura*, 23), p. 36–37.

¹⁶ Uberto FOGLIETTA, *De caussis magnitudinis Turcarum imperii ad M. Antonium Columnam ducem clarissimum*, dans: ID., *Opuscula nonnulla*, Rome 1574, p. 48–65.

¹⁷ Henri ESTIENNE, *Oratio Henri. Stephani ad augustiss. Caesarem Rodolphum II. [...] Adversus lucubrationem Uberti Folietae de magnitudine et perpetua in bellis felicitate Imperii Turcici [...]*, Francfort 1594; Cf. Jean CÉARD (dir.), *La France des Humanistes. Henri II Estienne, éditeur et écrivain*, Turnhout 2003, p. 686–690.

¹⁸ Nuremberg 1592, Rostock 1594, Leipzig 1595 et 1599, Londres 1600.

¹⁹ FOGLIETTA, *De caussis* (voir n. 16), p. 50.

²⁰ *Ibid.*, p. 53.

²¹ *Ibid.*, p. 55–56.

L'enlèvement des garçons, puis leur éducation orientée exclusivement vers l'endurcissement, le manque de tolérance, la parcimonie, l'obéissance, tout chez les Turcs se référait à la guerre. Ceux qui s'y distinguaient, c'est-à-dire qui contribuaient à accroître l'Empire, se voyaient récompensés par les plus grands honneurs. Et chez nous, c'était exactement l'inverse, argumentait Foglietta. La noblesse, qui détenait les plus hautes places, mais qui s'occupait plutôt de la splendeur des familles, bloquait la voie aux gens valeureux, qui ne voyaient d'autre issue pour avancer que de désert²². Mais le malaise était plus général encore. Tandis que tout le système turc était orienté vers la guerre, chez nous, les études, les arts, les loisirs étaient grandement appréciés. Beaucoup de ressources étaient de plus soustraites à la guerre par le nombre de prêtres et de moines possédant de très grandes richesses, aussi bien que par le nombre de juges, d'avocats, etc. Le luxe, la magnificence des édifices publics et privés, l'argenterie, les tapisseries, le nombre de domestiques diminuaient les ressources qu'on pourrait employer à la guerre et à l'agrandissement de l'État. À l'inverse, les Turcs étaient incultes et rustiques, le nombre des membres du clergé restreint, le culte sans splendeur, la juridiction brève et à un degré, donc sans grande cohue de juristes; il n'y avait pas d'institutions de moines, pas de grands édifices. Foglietta évidemment ne connaissait ni Istanbul ni la Turquie. Il insistait: les études, les lettres, les arts, les philosophes, les théologiens, les juristes, le luxe dans les villes, les conseils privés et la cupidité des nobles, tout cela «énervé» la guerre, »omnia apud nos corrupta, et soluta«²³. La solution, il l'attendait du *summus Imperator*.

Quand on résume le traité, force est de constater que Foglietta mettait en cause la totalité de la civilisation occidentale. Bien qu'il fût issu d'une famille de notaires, lui-même juriste et comme tel au service de Rome, il méprisait non seulement la juridiction échelonnée élaborée pendant plus de trois cents ans, mais les études tout autant. Sa famille, bien établie à Gênes – elle figurait dès 1528 dans le *Liber civitatis* –, menait une politique active parmi les *populares*, ce qui pourrait expliquer son attitude antinobiliaire, mais ses attaques se dirigeaient également contre le clergé et, à travers l'artisanat, contre le tiers-état, donc en fin de compte contre toute la stratification sociale. Le centralisme ottoman se posait en modèle alternatif.

UN MODÈLE?

JEAN BODIN

Un certain sens pratique, l'expérience de la vie vécue, un sentiment antinobiliaire, mais moins de connaissances approfondies avaient inspiré Foglietta à vanter le système de l'Empire ottoman. Jean Bodin aborda le problème de façon plus théorique²⁴. En plus

²² Ibid., p. 59–61.

²³ Ibid., p. 64.

²⁴ Nous citons les éditions suivantes: Jean BODIN, *Les six livres de la République* de I. Bodin Angevin, Paris ³1578; ID., *Bodini Andegavensis, De Republica libri sex, latine ab autore redditi multo quam antea locupletiores*, Paris 1586.

de sa grande connaissance de la littérature, il a eu accès aux lettres et mémoires de l'ancien ambassadeur près la Porte Jean de La Vigne²⁵. Bien que Bodin professât régulièrement son attachement à la «monarchie Royale», force est de constater chez lui une indéniable sympathie pour la «monarchie seigneuriale»²⁶. Dans la première les sujets obéissaient aux lois du monarque et celui-ci aux lois de la nature (et à d'autres encore), la liberté et la propriété des biens et des personnes restant intactes. Le prince dans une monarchie seigneuriale, par contre, était bien seigneur des biens et des personnes par le droit des armes et de bonne guerre, »gouvernant ses sujets comme le pere de famille ses esclaves»²⁷. Le rôle du père de famille, du *pater familias*, hantait l'esprit de Bodin. On se rappellera que l'État s'était, selon Bodin, constitué par »plusieurs familles». Cette monarchie seigneuriale n'était pas du tout à dédaigner, puisqu'il fallait »garder les coutumes de son païs»; Bodin citait Dion et Xiphiline²⁸, exposant le point de vue d'un capitaine de garde à l'encontre de Thémistocle: »Vous estimez la liberté, et l'égalité: mais nous estimons la plus belle chose du monde, de reverer, servir et adorer nostre Roy comme l'image du Dieu vivant»²⁹. Comment ne pas se rappeler l'équivalent dans le droit public français? Il n'existait guère que quelques exemples de monarchies seigneuriales. Après quelques-unes dans l'Antiquité, ce fut l'Empire ottoman qui en représenta le type même. Quelle a été sa structure et, au-delà, son efficacité? Quelle a été la position du prince; qu'en était-il des esclaves, de son mode de gouvernement?

²⁵ Ibid., fr. p. 657; lat. p. 666. La Vigne était en poste à Istanbul de 1557 à 1559 et décéda au voyage de retour en France. Sa correspondance a été publiée par Ernest CHARRIÈRE, *Négociations de la France dans le Levant ou Correspondances, mémoires et actes diplomatiques des ambassadeurs de France...*, t. II, Paris 1850, p. 374–608; cf. Bertold SPULER, *Die europäische Diplomatie in Konstantinopel bis zum Frieden von Belgrad (1739)*, 3^e partie, dans: *Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven N.F.* 9 (1935), p. 350; Nicolae JORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches*, t. 3, Gotha 1910, p. 101.

²⁶ Après la rédaction des pages qui suivent, nous avons eu connaissance de l'article de Guy LE THIAC, *L'Empire ottoman, modèle de la monarchie seigneuriale dans l'œuvre de Jean Bodin*, dans: Gabriel-André PÉROUSE, Nicole DOCKÈS-LALLEMENT, Jean-Michel SERVET (dir.), *L'œuvre de Jean Bodin. Actes du colloque tenu à Lyon à l'occasion du quatrième centenaire de sa mort (11–13 janvier 1966)*, Paris 2004, p. 55–76. On prendra acte tout de même que l'ensemble des éléments que Le Thiac et nous citons, et qui sont sans nul doute des caractéristiques de la monarchie seigneuriale, Bodin ne les a pas réunis dans le chapitre correspondant, mais les a semés à travers l'œuvre comme éléments de la »République bien ordonnée». Nous ne suivons pas les arguments relatifs aux diverses sources littéraires. Berriot a abordé le sujet de façon plus large mais aussi plus contestable: François BERRIOT, Jean Bodin et l'Islam, dans: Jean Bodin. Actes du colloque interdisciplinaire d'Angers, 24 au 27 mai 1984, t. 1, Angers 1985, p. 171–182. Ne se limitant pas aux aspects politiques, il a souvent recouru aux »Heptaplomeres», dont l'authenticité a été fortement mise en doute par Karl F. FALTENBACHER, *Das Colloquium Heptaplomeres und das neue Weltbild Galileis. Zur Datierung, Autorschaft und Thematik des Siebenergesprächs*, Stuttgart 1993 (Akademie der Wissenschaften und Literatur, Geistes- u. Wiss.klasse, 2).

²⁷ BODIN, République (voir n. 24) II, 2, fr. p. 200. Dans la version latine on lit: »Quasi paterfamilias servos moderatur», p. 189.

²⁸ Dio lib. 57; Xiphil. in Adriano.

²⁹ BODIN, République (voir n. 24) II, 2, fr. p. 201; lat. p. 190.

La monarchie, à n'en pas douter, représentait l'ordre naturel, comme il n'y avait qu'un Dieu souverain, qu'un soleil, et ainsi de suite, jusqu'aux animaux sociables qui ne pouvaient souffrir plusieurs rois. Quand, en 1552, le sultan Suleyman fit tuer trois de ses quatre fils, il ne fit qu'appliquer cette maxime: il n'y a »qu'un Dieu au ciel, et un Sultan en terre«³⁰. Ses sujets étaient décriés en Europe comme esclaves, ce qu'ils n'étaient pas vraiment. Certes, le roi des Turcs fut appelé le »Grand Seigneur«, non pas en raison de l'étendue de ses pays – le roi d'Espagne le surpassait de dix fois dans ce domaine –, mais parce qu'il était le »seigneur des personnes et des biens: encores qu'il n'y a que ces gentils-hommes eslevez et nourris en sa maison, qu'on appelle ses esclaves«³¹. Dans la version latine adressée à un public plus large en Europe, Bodin s'expliquait plus amplement. Le seigneur des Turcs traitait en fait ses gens beaucoup plus humainement et plus librement que ne le faisait le »bonus pater familias« envers ses serviteurs. Ceux que nous appelons »serfs« ou »serfs du prince«, mais que les Turcs nomment *Zamoglos*, c'est-à-dire »fils du tribut«, sont éduqués et instruits comme ses fils et se voient conférer les droits de noblesse (»iura nobilitatis«) tant convoités par d'autres³². Ici Bodin jouait sur la confusion. Réduisant le problème de l'esclavage au seul groupe des enfants du tribut, il taisait le principe selon lequel le sultan se réclamait le seigneur de toutes les personnes et de tous les biens. En Europe, l'Église avait réussi à diminuer le nombre des esclaves; cela joint à »la publication de la loi de Mehemet, qui affranchit tous ceux de la religion«, il en résultait que vers 1200 les servitudes se trouvaient abolies quasi partout dans le monde hormis aux »Isles Occidentales«³³. Bodin voyait pourtant bien que des gens appartenant à l'élite des pays de l'Empire ottoman comptaient leurs esclaves par milliers, qui leur avaient été attribués ou qu'ils avaient pris eux-mêmes lors d'une conquête, par exemple pendant celles de Sinan Pacha³⁴. Il reconnaissait tout de même que l'attitude des »Mehemetistes« n'était pas sans ambiguïté: »car ayant circoncy et catechizé leurs esclaves Chrestiens, les retiennent tousiours esclaves, et toute leur posterité«. Dans la version latine, il devait parler clairement de fraude³⁵. Mais, après tout, l'esclavage comme suite d'une bonne guerre, Bodin n'y voyait pas un grand inconvénient, et en ce qui concernait les enfants du tribut, c'était en réalité un faux problème. Les jeunes chrétiens recrutés par force dans les Balkans n'entraient pas selon lui dans la catégorie des esclaves, »ains au contraire, il n'y a que ceux là, et leurs enfans iusques à la troisieme lignee, qui soient nobles, et ne l'est pas qui veut: attendu qu'il n'y a que ceux là qui iouissent des privileges, estats, offices, et benefices«³⁶.

³⁰ Ibid., VI, 4, fr. p. 711; lat. p. 714: »Unus est in caelo Deus, unus in terris Sultanus«.

³¹ Ibid., II, 2 fr. p. 201; lat. p. 190.

³² Ibid., II, 2 lat. p. 189–191.

³³ Ibid., I, 5 fr. p. 43; lat. p. 41.

³⁴ Ibid., I, 5 fr. p. 43, 46–47; lat. p. 41–43.

³⁵ Ibid., p. 41.

³⁶ Ibid., p. 47. Dans la version latine on lit: »Ego illos pro servis nunquam habui, cum in familiam principis conscribantur, ac soli magistratibus, honoribus, sacerdotiis, imperiis, nobilitate fruuntur; quae nobilitas ad nepotes usque pertinet: pronepotes vero ac posterii deinceps ignobiles habentur, nisi sua virtute ac rerum gestarum gloria dignitatem avorum tueantur: non soli Turcae

Bodin tout en balayant l'aspect profondément inhumain du »devchirmé« voyait bien que le sultan par ce moyen formait une élite étroitement dépendante de lui et dévouée à sa personne. Sans attaches à une famille avec ses ressources, ses influences, son statut, ses aspirations, les enfants étaient l'objet d'une éducation qui les dirigeait soit vers la cour, soit vers l'armée. Le résultat en était que le sultan face à cette »noblesse« ne se trouvait pas en situation de devoir la prendre en compte et moins encore de se plier aux ambitions des grandes familles nobiliaires comme cela se passait en France. La critique implicite à l'égard de la France reprenait même le vieil antagonisme débattu pendant des siècles entre la noblesse de vertu, la noblesse d'office et la noblesse héréditaire. Bien que les offices fussent à l'origine attribués pour un temps, les titulaires avaient réussi à les transformer en patrimoine et avaient ainsi constitué une noblesse qui, les temps écoulés, n'était plus à même d'exercer les fonctions, bloquait l'ascension des gens compétents, donc des juristes, mais jouissait des privilèges et honneurs³⁷. Les Turcs avaient bien fait, puisque »par tout où ils ont voulu commander, ils n'ont pas espargné un gentilhomme«³⁸. Chacun trouvait sa place dans la hiérarchie sociale selon ses vertus, ajoutait Bodin dans la version latine de son œuvre; la vertu ou noblesse des aïeux ne déployait plus ses effets au-delà des petits-enfants: »prudenter illi quidem«. Chacun essayait ainsi de renouveler le lustre des ancêtres ou se retrouvait parmi les gens du commun et les plébéiens. Par contre, »nostris vero moribus depravatis et corruptis«, chez nous, plus quelqu'un se trouvait éloigné des hauts faits de ses ancêtres, plus sa noblesse montait en considération³⁹.

Pas de noblesse héréditaire et encombrante, pas d'esclavage mal réputé, mais tout le monde étroitement dépendant de lui: quelle situation extraordinaire et désirable pour un prince. Le sultan étant donc maître des personnes et des biens, comment et par quels moyens avait-il enfin gouverné? Bodin ne prenait pas la peine d'analyser les rouages du gouvernement, mais se contentait de quelques observations isolées. Le divan avait attiré son attention. Dans les »Republiques bien ordonnees« – et Bodin ne citait à cet endroit que la Pologne et l'Empire ottoman! –, l'accès au sénat se trouvait bien réglementé. En l'occurrence n'entraient au divan à Istanbul que »les quatre Bachats, les deux Cadilesquiers, et les XII. Bellerbeis, apres les enfans du Prince qui president au conseil en l'absence du pere«⁴⁰. Quelques pages plus loin il se faisait l'écho du mythe

ex omnibus pene populis veram nobilitatem virtute non generis antiquitate metiuntur; et quo plus a stirpe virtutis, eo longius absunt a nobilitate«, lat. p. 43.

³⁷ Arlette JOUANNA, Le thème de l'utilité publique dans la polémique anti-nobiliaire en France dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, dans: Théorie et pratique politiques à la Renaissance. Actes du XVII^e colloque international de Tours, Paris 1977 (De Pétrarque à Descartes, 34), p. 287–299; Albert CREMER, La genèse de la notion de noblesse de robe, dans: Revue d'histoire moderne et contemporaine 46 (1999), p. 22–38.

³⁸ BODIN, République (voir n. 24), IV, 1. fr. p. 391. En latin, cette demi-phrase devenait: »Turcae quidem, ubicumque armis et opibus superiores fuerunt, regium genus ac nobilitatem inter necione deleverunt, ut plebem omnino exarmatam quasi pecudes agerent: ex quo Rerumpublicarum in Oriente interitus, et maxima imperii Turcarum secuta sunt incrementa«, lat. p. 385.

³⁹ Ibid., III, 8. lat. p. 357. Ce chapitre III, 8 De ordinibus civium ne figure pas dans les éditions françaises.

⁴⁰ Ibid., III, 1. fr. p. 256; lat. p. 243.

du treillis. Pour que les sujets n'eussent pas le sentiment que le sultan ne prît en égard leurs problèmes et difficultés, il pouvait suivre les débats depuis ses appartements dans une chambre dont une fenêtre munie d'un treillis donnait sur la salle du divan, »à fin de tenir les Bachats, et ceux du conseil en cervelle, et qu'ils pensent tousiours que leur Prince les voit, les oyt, les entend«⁴¹. La version latine présente quelques nuances: comme le prince n'avait que rarement coutume de suivre les débats du sénat, mais désirait les entendre sans être vu, »ita fit ut senatores, qui Principem se assiduè intueri putant in officio contineantur«⁴². Mal renseigné, puisque, dès la seconde moitié du XV^e siècle, les sultans à partir de Mehmet II avaient cessé de présider le divan et n'avaient pas non plus confié cette tâche aux fils, mais au grand vizir, qui, les réunions terminées, mettait le sultan au courant des résultats⁴³, Bodin suggérait des moyens pour remédier aux difficultés des instances françaises. Pourtant le roi de France n'était nullement réduit à devoir observer et contrôler les délibérations du Conseil d'État par une fenêtre treillagée, parce qu'il assistait lui-même nécessairement aux séances. L'inefficacité, voire le désordre, venait surtout du trop grand nombre de conseillers, dont beaucoup faisaient prévaloir un droit d'entrée au Conseil.

À la formation d'une noblesse de service – Bodin n'a pas utilisé ce mot – et au contrôle des ministres il joignit un troisième pilier qui garantissait la stabilité de l'État: la religion. L'évidence en Europe enseignait plutôt le contraire, où les différends doctrinaux servaient en plus de prétexte aux ambitions de factions ou de particuliers. Néanmoins Bodin partait d'une affirmation sans équivoque: même les athées tombaient d'accord

qu'il n'y a chose qui plus maintienne les estats et Republiques que la religion, et que c'est le principal fondement de la puissance des Monarques et seigneuries, de l'exécution des loix, de l'obeissance des sugets, de la reverence des magistrats, de la crainte de mal faire, et de l'amitié mutuelle envers un chascun⁴⁴.

Peu importait pour cette fin quelle religion était la meilleure, et par conséquent il n'y avait pas la moindre raison d'en imposer une par la force. En laissant les gens vivre en liberté de conscience on éviterait émotions, troubles et guerres civiles et l'on pourrait même éventuellement les attirer à la religion que favorisait le prince. Théodose le Grand s'était comporté de cette manière envers les ariens, et conformément à ce principe, on vit toujours en Asie et en Afrique, »sous la loy de Mahemet«. Et Bodin de continuer:

⁴¹ Ibid., fr. p. 259.

⁴² Ibid., lat. p. 246.

⁴³ Bernard LEWIS, *Diwan-i humayun*, dans: *Encyclopaedia of Islam*, t. II, Leyde, Londres 1965, p. 337–339; Joseph VON HAMMER, *Des osmanischen Reichs Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, t. II, Vienne 1815 (réimpression Hildesheim 1977), p. 412–436; Gülru NECİPOĞLU, *Architecture, Ceremonial, and Power. The Topkapi Palace in the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, New York, Cambridge/Mass., Londres 1991, p. 76–84.

⁴⁴ BODIN, *République* (voir n. 24), IV, 7. fr. p. 480; lat. p. 481.

Mais le Roy des Turcs [...] garde sa religion aussi bien que Prince du monde, et ne force personne: ains au contraire permet à chascun de vivre selon sa conscience: et qui plus est, il entretient auprès de son serail à Pera, quatre religions toutes diverses, celle des Iuifs, des Chrestiens à la Romaine, et à la Grecque, et celle des Muhamedistes, et envoie l'aumosne aux calogeres, c'est à dire aux beaux peres ou religieux du mont Athos Chrestiens, afin de prier pour luy: comme faisoit Auguste envers les Iuifs.

Dans la version latine, Bodin y adjoint encore les religions des Éthiopiens et des Perses, c'est-à-dire les coptes et les chiïtes⁴⁵. L'Empire ottoman serait donc l'État de la liberté de conscience, de la tolérance, de la générosité? À n'en pas douter, l'État avait maintes fois fait preuve d'une grande tolérance, notamment lorsqu'il accueillit les Juifs d'Espagne. Cependant, on devrait se demander si Bodin n'avait pas plutôt infléchi les faits selon ses conceptions idéalisantes. Certes, les populations des pays conquis ne furent pas contraintes d'adhérer à l'islam, à l'exception des enfants du »devchirmé«. La situation des chrétiens et des juifs n'était pourtant pas très confortable, puisqu'ils payaient des impôts plus élevés et subissaient de multiples contraintes. De plus, la liberté de religion n'avait pas du tout lieu pour les croyants eux-mêmes, car tous ceux qui abandonnaient l'islam pour se rallier à une autre religion étaient tout naturellement passibles de la peine de mort. La stabilité à l'intérieur de l'État prévalait tellement pour Bodin qu'il ne fit pas non plus la moindre allusion à l'extrême agressivité de l'Empire ottoman, engendrée par la religion qui obligea ce dernier à exterminer les non-croyants par la guerre sainte.

On remarquera encore une certaine contradiction. La question de savoir quelle religion devait prévaloir n'avait guère d'importance, pourvu qu'elle contribuât à stabiliser l'État, ce qui par conséquent suppose qu'elle ne devrait pas elle-même être mise en doute et risquer par là de perdre ses certitudes. Louant Théodose et les empereurs turcs pour leur tolérance autorisant la coexistence de plusieurs religions, il finit pourtant par conclure: »Il faut bien prendre garde qu'une chose si sacree [la religion], ne soit mesprisee ou revoquee en doubte par disputes: car de ce poinct là despend la ruine des Republicques: et ne faut pas oüyr ceux qui subtilisent par raisons contraires«⁴⁶.

Le système des finances publiques en Turquie inspirait quelques développements plutôt positifs à Bodin dans le cadre du chapitre »Des Finances« dans »Les six livres de la République«⁴⁷. Il s'y attachait à mettre en évidence le lien étroit qui unissait les organisations des finances et de la guerre. Tout d'abord, il évoquait »le grand bien« qui venait des colonies. Le sultan Mehmet envoyait des esclaves chrétiens en colonies aux pays conquis en leur baillant à chacun quinze arpents de terre (un peu plus de cinq hectares), deux buffles et de la semence pour une année. Après douze ans, et dès lors perpétuellement, il prenait la moitié de la récolte et le septième de l'autre moitié⁴⁸. Auparavant le sultan Amurath I [Murat I^{er}] avait fait passer une ordonnance concernant

⁴⁵ Ibid., IV, 7. fr. p. 482; lat. p. 483.

⁴⁶ Ibid., IV, 7. fr. p. 480; lat. p. 483. Cf. Albert CREMER, Traiano Boccalini als Kritiker Bodins, dans: Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken 55/56 (1976), p. 229–250.

⁴⁷ BODIN, République (voir n. 24). VI, 2. fr. p. 628–670; lat. p. 638–680.

⁴⁸ Ibid., fr. p. 636; le septième dans l'autre moitié ne figurait pas dans la version latine, p. 645.

les timariots, auxquels il faisait assigner des héritages et des rentes foncières, les »timars«, à la charge de se trouver à la guerre, quand ils étaient appelés, avec un certain nombre de chevaux selon la taille du fief. Ce statut de »timariot«, Bodin ne le disait pas explicitement, était réservé aux gens issus du »devchirmé«. Quand le timariot mourait, le timar revenait au sultan jusqu'à ce que celui-ci l'eût de nouveau conféré à quelqu'un. En règle générale, la dîme de toutes les successions devait revenir au prince qui avait conquis les pays d'autrui, donc par droit de guerre et non pas comme une imposition sur les anciens sujets. Pour la Turquie, cela signifiait que »les plus grands et clairs deniers des finances« provenaient des parties casuelles et que les guerres ne nécessitaient pas de nouvelles charges⁴⁹. Un troisième moyen d'augmenter les revenus de l'État était, selon Bodin, les présents que les sultans attendaient des amis, des tributaires, des étrangers. L'inconvénient en était l'aspect hypothétique ou même la rareté, et également le problème de l'interprétation. L'acte de donation représentait-il un geste d'amitié, de soumission, de paiement d'un tribut? Bien que les deux parties ne fussent pas toujours d'accord sur ce point, les sultans n'hésitaient pas à faire grand étalage de la magnificence des présents pour éblouir le peuple et impressionner les étrangers⁵⁰.

La Turquie n'était plus guère mentionnée lorsque Bodin énumérait d'autres moyens d'accroître les revenus de l'État. Par contre, constatait-il, si l'on regardait les finances de l'Égypte depuis Ptolémée le Flûtiste jusqu'à Suleyman, pendant les seules dernières cinquante années, les charges avaient été haussées de deux tiers, »pour l'abondance d'argent qui s'est porté d'Occident en Levant«⁵¹.

Ce n'était pas seulement la conjoncture extérieure qui élevait l'organisation financière turque au-dessus de celles de l'Europe, c'était aussi l'organisation de la perception des impôts qui servait de modèle: pas de vénalité des offices, une hiérarchie limpide dans les provinces et en somme peu de gens chargés de cette tâche, et, de plus, cela correspondait un peu aux vieilles traditions françaises, à tel point que Bodin se voyait même amené à proposer dans ce contexte que les offices de trésorier de France fussent dorénavant conférés aux »gentils-hommes d'honneur et de maison noble et illustre«⁵².

En critiquant les pratiques des banques, il jugea après la lecture des papiers de l'ambassadeur de La Vigne que lors »du dernier voyage des François à Naples« un éventuel secours du Grand Seigneur avait échoué en raison de la crainte de pachas, dont notamment le grand vizir Rustem Pacha, et d'autres négociants turcs, de perdre leurs capitaux mis à la banque de Lyon⁵³. À part cette circonstance défavorable à la France, Bodin accusait une nette préférence pour l'épargne traditionnelle par rapport aux investissements à intérêt. En bon prince, alias *pater familias*, l'on devrait toujours pouvoir disposer de la »reserve qu'on en [des finances] doit faire pour la nécessité, afin qu'on ne soit pas contraint de commencer la guerre par emprunts et subsides«. Les meilleurs exemples d'un tel bon ménage ont été offerts par les Romains et les Turcs.

⁴⁹ Ibid., fr. p. 636; lat. p. 645.

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Ibid., fr. p. 649; lat. p. 659.

⁵² Ibid., fr. p. 670; lat. p. 479.

⁵³ Ibid., fr. p. 656; lat. p. 666.

»Les Roys des Turcs gardent tresbien ceste odonnance: car outre le thresor des receptes ordinaires, qui est au serail du Prince, il y en a un autre au chasteau des sept tours à Constantinople, où les anciens deniers sont reservez, ausquels on ne touche point, si la necessité des guerres n'est pas grande«⁵⁴.

RENÉ DE LUCINGE

Mépris, admiration et volonté d'agir joints à la conviction polybéenne de la montée et du déclin des États ont motivé René de Lucinge, sieur des Alymes, après une carrière politique à la cour de Savoye et d'ambassadeur savoyard en France, à publier un petit ouvrage sur la «Naissance, duree et cheute des Estats», qui parut en 1588 et connut un succès considérable⁵⁵. Bien que le titre semble promettre un traité plus général du phénomène de l'ascension et de la décadence des États, c'était le seul Empire ottoman qui faisait l'objet de cette enquête, qui fut, après celle de Postel, la plus exhaustive.

Partant d'une contradiction apparente – «rien de si esmerveillable que la fortune des Ottomans», d'un côté; de l'autre, «aucun sentiment de civilité ou courtoisie», rien «de plus rude, grossier et mal poly que l'esprit de ces gens-là»⁵⁶ –, Lucinge soumettait le système turc à trois analyses: les moyens pour arriver à la grandeur; la conservation de l'acquis; la façon de bouleverser l'Empire. Quant au premier point, Lucinge n'hésitait pas à avancer des lieux communs: les Turcs ne pensaient qu'à la guerre, ils méprisaient les arts et les lettres, abhorraient la sculpture, ne faisaient aucun cas de l'architecture, évitaient toute «mignardise» occidentale. Certes de grands militaires, comme Alexandre et César, avaient pratiqué les sciences, les mathématiques, l'histoire, comme le faisaient pareillement Mehmet II, Selim, Suleyman, et ce qui pouvait aider à former de sages capitaines, mais aux soldats appartenait de «bien obeïr seulement»⁵⁷. Ceci représentait plutôt l'opinion de l'auteur sur la façon dont les choses devraient se passer que sur la manière dont la réalité se présentait effectivement en Turquie. Puis il énumérait les qualités éminentes de la machinerie militaire turque et les avantages dont elle pouvait se prévaloir vis-à-vis de l'Occident et notamment de la France. Eux menaient toujours une guerre offensive, ne tenaient pas compte des forteresses, avaient dressé

⁵⁴ Ibid., fr. p. 665; lat. p. 675. Dans la version latine, on lit: «Turcarum quoque principes sanctius aerarium habent, praeter id quod ex vectigalibus ac tributis ordinariis conflatur, ut sit aliquod extremis temporibus imperii munimentum».

⁵⁵ René de LUCINGE, *De la naissance, durée et chute des Estats*, éd. critique par Michael J. HEATH, Genève 1984 (Textes littéraires français, 325). Le titre complet de l'ouvrage: *De la naissance, duree et cheute des Estats, Ou sont traittees plusieurs notables questions, sur l'establissement des Empires, et Monarchies*, Paris 1588. Pour les autres éditions et traductions cf. l'introduction de Heath à son édition; A. Enzo BALDINI, *Botero et Lucinge: les racines de la raison d'État*, dans: Yves Charles ZARKA (dir.), *Raison et déraison d'État. Théoriciens et théories de la raison d'État aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris 1994, p. 67–99.

⁵⁶ Ibid., p. 33.

⁵⁷ Ibid., p. 43–50.

des soldats valeureux⁵⁸, gardaient une excellente discipline militaire, tandis qu'on pouvait soupçonner que »toutes les rencontres ou batailles que nous leur avons données n'ayent esté perdues (que) par le seul desordre et des-obeissance des nostres«⁵⁹. Le Turc ne se servait que de ses propres forces et de vaillants capitaines; chez nous le commandement risquait d'être attribué à des gens qui, bien qu'ayant la faveur du roi, étaient tout de même indignes; il ne faisait »aucun sault en ses entreprises« (»Le François [...] la plus belliqueuse nation [...] impatient [...]«); ne poursuivait pas d'entreprise de peu d'importance, s'était sagement prévalu des occasions (après avoir été appelé par des princes chrétiens). De plus le sultan allait en personne en guerre, n'avait jamais combattu hors de saison, jamais divisé ses forces, n'avait fait la guerre longuement contre un seul⁶⁰. Cet étalage de qualités éminentes, on s'en doute, ne résistera pas à des vérifications un peu poussées.

Pour conserver l'État, les sultans utilisaient également des moyens très efficaces. En premier lieu Lucinge alléguait la religion dont les princes se servaient pour contenir le peuple en obéissance. Le Coran enseignait certainement une doctrine erronée et on l'avait accommodé par des »plaisirs de la chair et du monde«, ainsi que l'avaient fait Luther et Calvin avec la religion chrétienne. En outre, les discussions sur la religion n'étaient pas tolérées⁶¹.

Deuxième élément de la stabilité du système, selon Lucinge, la dépendance totale dans laquelle le Grand Turc maintenait les sujets, car c'était à lui qu'appartenait tout: les personnes, les biens, les maisons, etc. Toutes les personnes étaient ses esclaves, même les grands personnages qui gouvernaient et qui, issus de la sélection des enfants, étaient formés par et pour le système. Comme il n'y avait pas de signe d'une noblesse héréditaire, toute prééminence se fondait sur la vertu⁶². Le Turc avait ôté tout usage des armes aux provinces, les juifs et les chrétiens n'avaient même plus le droit de tenir des chevaux; en Grèce, en Valachie et en Bosnie on »extorqu[a], par forme de décime, des peres et meres leurs propres créatures«⁶³. »En fin, il ne leur demeure autre sujet pour s'exercer que le labourage de la terre, à quoy, et à tous autres arts mechaniques, ils s'amusent, et de là ils deviennent vils, abjects, et inhabiles à la guerre«⁶⁴. Par ailleurs, il maintenait une grande paix et tranquillité par tout l'État, la justice était distribuée équitablement, il y avait une abondance de vivres – par opposition, certes, il y avait la violence des soldats en temps de guerre, l'iniquité des juges en temps de paix, la cherté ou famine dans les deux temps, et l'injustice, l'abus et l'avarice des ministres et magistrats. La juridiction turque »esgalle et brevfe« malgré la corruption évidente

⁵⁸ Lucinge connaissait bien la carrière des »esclaves, tirez et enlevez de la mamelle et du sein de leurs meres et peres, enfans de tribut«, *ibid.*, p. 33.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 78.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 51–162.

⁶¹ *Ibid.*, p. 164–170.

⁶² *Ibid.*, p. 171–176.

⁶³ *Ibid.*, p. 178.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 179.

recevait de grands éloges en comparaison de celle de la France et des autres princes chrétiens⁶⁵.

Restait encore le problème des grands. Comme les Ottomans étaient de nature barbare et cruelle, les sultans n'ont pas hésité devant l'accomplissement de meurtres exécrables, qu'il s'agisse de ceux de leurs enfants, pères, frères ou amis; des alliés et toute la noblesse dans les pays conquis, même les princes, avaient été exterminés, la vie des ministres dépendait de la faveur ou de l'indignation du sultan⁶⁶.

Le troisième livre, «La cheute et ruine des Estats», s'employait à démontrer qu'il existait aussi des points faibles dans le système qui pouvaient le mettre en péril, de sorte que Lucinge se crut autorisé à proclamer: «L'empire des Ottomans [...] s'approche et achemine à déclination»⁶⁷. Non seulement la cruauté pourrait agacer le peuple, mais pareillement la pusillanimité. Ainsi, Bayezit II s'était abandonné à toutes sortes de plaisirs, cultivait une vie privée et s'adonnait à la «lecture de bons auteurs», ce qui eut pour conséquence qu'il fut contraint de remettre l'Empire à son fils Selim. Comme les événements l'avaient bien démontré, on pouvait vaincre la Turquie; Tamerlan, Charles-Quint et Juan d'Autriche l'avaient prouvé. Ce qu'il fallait pour abattre l'ennemi, c'était une union de tous les princes et États avoisinants «bien concordamment concordants». Afin de déstabiliser l'empire turc, Lucinge n'hésitait pas à proposer des moyens, dont quelques-uns assez machiavéliques: corrompre les vizirs, soutenir les chrétiens des Balkans, exhorter les janissaires à se rappeler leurs origines chrétiennes, implanter le doute et le soupçon dans l'esprit du sultan, introduire des livres en langue «esclavonne» et arabe dans l'Empire, à commencer par l'Inde, pour faire apparaître le ridicule du Coran⁶⁸!

LES GRANDS DIVULGATEURS

THÉODORE SPANDOUNES / FRANCESCO SANSOVINO

Au XV^e siècle, l'on appréciait beaucoup les recueils groupés autour d'un sujet commun et dont les articles avaient été rédigés par différents auteurs. Francesco Sansovino en publia un sur le gouvernement des royaumes et des républiques en 1566⁶⁹. Le suc-

⁶⁵ Ibid., p. 182–183.

⁶⁶ Ibid., p. 189–192.

⁶⁷ Ibid., p. 208.

⁶⁸ Ibid., p. 195–261.

⁶⁹ Francesco SANSOVINO, *Del Governo de i regni et delle Republiche Così aniche come moderne libri XVIII*, Venise 1561; [...] *libri XXI*, Venise 1567, 1578; [...] *libri XXII*, Venise 1583, 1607. Nous nous servons de l'édition augmentée et la plus largement répandue, de 1578: *Del Governo et amministrazione di diversi regni et republiche, così antiche come moderne di M. Francesco Sansovino libri XXI. Ne' quali si contengono diversi ordini magistrati, leggi, costumi, historie, et altre cose notabili, che sono utili et necessarie ad ogni huomo civile et di stato. Con nuova aggiunta di piu Republiche et Regni in diverse parti del mondo*, Venise 1578. Sansovino dédia le volume à Paolo Giordano d'Aragona Orsino, Duca di Bracciano, Conte d'Anguillara, Baron Supremo di Roma, et Governator Generale di Santa Chiesa; Daniela Fri-

cès fut tel qu'il fut réimprimé en 1567, 1578, 1583 et 1607 et puis repris encore par Chappuys; d'autres imitèrent l'exemple. Francesco Sansovino, fils du célèbre architecte Jacopo Sansovino, juriste de formation, devenu homme de lettres, polymathe et libraire éditeur⁷⁰, avait déjà publié un ouvrage sur la Turquie, et un autre allait suivre⁷¹. Il avait réuni dans le volume sur les gouvernements d'abord dix-huit, puis vingt et un et enfin vingt-deux articles qui se répartissaient dans l'édition de 1578 en dix royaumes, une cour (Rome) et dix républiques, dont l'ultime fut l'Utopie par Thomas More, la seule contribution où Sansovino mentionnât l'auteur, laissant par ailleurs le lecteur dans l'opinion que c'était lui l'auteur des autres articles. Bien que Sansovino se présentât comme un spécialiste de la Turquie, il prit pour base un texte de Théodore Spandounes paru pour la première fois en 1519, mais plus largement répandu en 1551⁷².

Spandounes/Sansovino commencèrent leur petit traité par une description de la ville de Constantinople assez détaillée. On sent l'émotion du réfugié évoquant les monuments de la cité et célébrant le site comme »divino« et à mettre devant tous les autres du monde. Les Turcs avaient gardé un certain degré de cosmopolitisme dont témoignait la présence d'une infinité de Juifs, les marranes chassés d'Espagne, qui avaient enseigné tous les artifices aux Turcs et continuaient à le faire; la plus grande partie des boutiques était tenu par les marranes et l'artisanat essentiellement exercé par eux⁷³. Puis, après avoir esquissé l'histoire des Ottomans jusqu'à Suleyman à présent régnant, Spandounes/Sansovino donnaient une liste exhaustive des domestiques et officiers de la Porte; chacun y figurait avec ses attributions, gages, vêtements octroyés, éventuellement avec ses substituts, et le nombre de ses esclaves. Par ailleurs, on ne retiendra que deux points: la présence de cinq cents jeunes garçons âgés de huit à vingt ans, qui étaient »le delitie del Signore« et qui furent instruits spécialement dans les lois, l'écriture, la doctrine des lois et l'équitation avant d'être répartis sur les offices et l'armée⁷⁴. Pour ce qui concernait la direction de l'État, les officiers suprêmes se trou-

GO, Sansovino e Botero: forme di governo e modelli amministrativi degli stati nelle »relazioni« del secondo Cinquecento, dans: A. Enzo BALDINI (éd.), Botero la »Ragion di Stato«. Atti del convegno in memoria di Luigi Firpo (Torino, 8–10 marzo 1990), Florence 1992 (Fondazione Luigi Firpo, Centro di studi sul pensiero politico, Studi i testi, 1), p. 201–219.

⁷⁰ Elena BONORA, Ricerche su Francesco Sansovino imprenditore librario e letterato (Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Classe di Scienze morali, lettere ed arti, Memorie 52), Venise 1994.

⁷¹ Francesco SANSOVINO, Dell'istoria universale dell'origine et imperio de' Turchi. Raccolta da F.S., 3 vol., Venise 1560–1561, 1564, 1582, 1600; ID., Gl'Annali ovvero Le vite de principi et signori della casa othomana di M. F. S., ne quali si Leggono di tempo in tempo Le guerre particolarmente fatti dalla nation de turchi, in diverse provincie del mondo Contra i Christiani, Venise 1571, 1573; cf. BONORA, Scritti (voir n. 70), p. 97–137: La costruzione delle opere turchesche; Paolo PRETO, Venezia e i Turchi, Florence 1975 (Fac. dell'Univ. di Padova, 20), p. 295–301: Gli scritti »turcheschi« del Sansovino et l'Ottomano di Lazzaro Soranzo.

⁷² Theodoro SPANDUGINO, I Commentari di Th. Sp. Cantacuscino, gentilhuomo constantinopolitano, dell'origine de principi turchi, et de' costumi di quella natione, éd. p. Lodovico Domenichi, Florence 1551; ID., La Généalogie du grand Turc et la dignité des offices et ordre de sa court, avec l'origine des princes et la manière de vivre et cérémonies des Turcz, Lyon 1570.

⁷³ SANSOVINO, Del Governo (voir n. 69), fol. 37v–38r.

⁷⁴ Ibid., fol. 39r.

vaient traités comme les autres, et Spandounes de conclure: »Questi Bassa entrano al Signor per le cose di stato, et sono in fatto quelli che governano il tutto a modo loro«⁷⁵. Sans s'étendre plus amplement sur la question, il avait bien vu que le gouvernement se trouvait entre les mains de quelques pachas réunis au divan et que le sultan n'y participait pas. En somme, ce n'était pas beaucoup sur l'Empire ottoman, mais on ne pouvait guère attendre d'un réfugié de chanter les louanges de cet empire. L'horreur, plutôt, perceait lorsqu'il parlait des soldats, »sani, membruti, ma leggiadri et destri, animosi sopra tutto, et piuttosto crudeli che pietosi. In questi è riposta la forza, et tutta la fermezza de gli eserciti del Turco, i quali perche si essercitano sempre et vivono insieme, divengono di tutti quasi un corpo solo, et per la verità sono tremendi«⁷⁶.

GABRIEL CHAPPUYS

Le succès du volume que Sansovino avait publié avait, semble-t-il, inspiré Gabriel Chappuys (1546–1613)⁷⁷, qui en aurait pris connaissance lorsqu'il accompagnait le cardinal de Guise à Rome pour recevoir le chapeau. Littérateur, poète de cour, historiographe de France et surtout traducteur, il a été un grand divulgateur de textes étrangers en France, tel l'ouvrage qui intéresse ici, »L'Estat, description et gouvernement des royaumes et republiques«, paru en 1585⁷⁸. Le titre complet indique clairement que c'était l'utilité pour les hommes d'État et de l'administration publique qui avait motivé la rédaction du livre. La date de la publication, un point culminant des guerres civiles en France, avait marqué l'œuvre. La dédicacant au roi Henri III, Chappuys reconnaissait dès le début la supériorité de la monarchie devant l'aristocratie et la démocratie. »Mais quand i'entens la maiesté souveraine d'un Roy, auquel le nom de Roy ne peut convenir, s'il n'est absolument souverain, hereditaire, ou electif par faute de legitime et hereditaire successeur«⁷⁹. Si ces propos se lisaient comme un avertissement à ses anciens patrons les Guise, aux ambitions nationales, Chappuys s'adressait ensuite à tous ceux »constituez et establis en charges publiques« aux quels les différents articles rédigés par lui et plusieurs hommes doctes étaient destinés pour leur servir »de miroir et d'exemple« afin qu'ils pussent »parangonner« leurs charges à celles d'autrui, remarquer en quoi ils étaient inférieurs aux autres ou bien en quoi ils les surpassaient, pour s'amender ou persister toujours et faire de bien en mieux. Les descriptions des États, royaumes et républiques n'étaient pas imaginaires, assurait Chappuys, à l'exception de

⁷⁵ Ibid., fol. 39v.

⁷⁶ Ibid., fol. 41r.

⁷⁷ Michel PRÉVOST, art. »Chappuys (Gabriel)«, dans: Dictionnaire de biographie française, t. 8, Paris 1959, col. 442.

⁷⁸ Gabriel CHAPPUYS, L'Estat, description et gouvernement des royaumes et republiques du monde, tant anciennes que modernes. Comprins en XXIII livres, Contenant divers reiglemens, ordonnances, loix, coutumes, offices, Magistrats, et autres choses notables appartenantes à l'histoire, et utiles à toutes manieres et conditions d'hommes, tant en affaires d'Etat que de Police, et propres en temps de paix et de guerre, Paris 1585.

⁷⁹ Ibid., Avant-propos, n.p.

celle du chancelier Thomas More »qui l'a faite à plaisir, comme pour un vray modele et vraye figure d'une parfaite Republique«. Lui, Chappuys, a recouru à plusieurs auteurs de renom: »Ce que ie dy, pour clorre la bouche à une infinité de Contrerolleurs, qui appelleront plus tost cecy traduction, ramas ou rapsodie, qu'invention ou autrement. Mais ie ne me soucie pas comme ils l'appellent pourveu que ie serve au public«⁸⁰.

Chappuys, au chapitre consacré à l'Empire ottoman, »Du Royaume du Turc, autrement appelé le Grand Seigneur, gouvernement et administration d'iceluy«⁸¹, ne reprenait pas simplement le texte de Spandounes et de Sansovino, qu'il connaissait bien, mais citait, outre les Chalcondyle, Postel, Bodin et notamment Georgieviz. Après avoir brièvement esquissé l'origine des Turcs, une description d'Istanbul et de la religion – où l'on remarque les observations sur les écoles, où les *Hogsialar* (précepteurs) enseignaient l'astrologie, la philosophie et l'art poétique tant aux filles qu'aux garçons (!) –, des *sarays* du prince, des esclaves chrétiennes, du mariage à plaisir, de la privauté des Turcs, l'auteur se tourna vers la »iustice Politique, et [...] la discipline et ordre militaire gardé par le Prince des Turcs en guerre«⁸². Les deux plus hauts représentants de la justice, les »cadilesquer«, jouissaient d'une très grande estime de la part du sultan, de sorte qu'ils se voyaient appelés au conseil du prince, le divan, si l'affaire l'exigeait. Ce que Chappuys avait à dire sur le divan n'excédait guère ce que d'autres auteurs avaient déjà exposé. Il était composé de quatre pachas, dont un supérieur qui était la seconde personne de l'Empire et qui avait pour charge, au fait de la justice, de tenir la cour ouverte quatre jours la semaine. Le divan traitait en premier lieu les affaires d'État, puis les autres concernant les particuliers. »Le Baschat superieur en informe à la verité le Prince, et luy declare l'advis de sa Cour, à laquelle n'advient pas souvent qu'il repugne«⁸³. La cour levée, le pacha supérieur s'en allait chez lui pour y rendre justice jusqu'au »plus petit qui se presente«.

Aucun satrape ni pacha ne possédait une province ou une ville par droit d'héritage de manière qu'il lui fût possible de la laisser après sa mort à ses enfants sans le consentement du prince. Si celui-ci avait cédé quelques possessions à certains des ducs et princes, cela se passait de façon que la valeur et les revenus annuels fussent évalués et qu'un certain nombre de soldats fussent à même d'en vivre. Le satrape ou le pacha était alors tenu d'avoir toujours ce nombre de soldats prêts à marcher en guerre. Les pachas, expliquait Chappuys, étaient ceux qui avaient été pris fort jeunes, des chrétiens que le prince avait fait dresser et entretenir aux *sarays*, et avait depuis élevés à cette haute dignité. Même si un pacha épousait une fille du sultan, il ne possédait par droit d'héritage ni château, ni ville, ni village dans les pays sujets de l'Empire turc, de manière que le prince gardât »sa souveraineté et puissance«. »Il n'y a Prince qui luy contredise: il n'y a Province ou ville, qui se rebelle ou revolte contre luy, comme l'on

⁸⁰ Ibid.

⁸¹ Ibid., fol. 88v–110r.

⁸² Ibid., fol. 98v–102v.

⁸³ Ibid., fol. 99v.

voit advenir souvent par deça, aux Estats et Royaumes des Princes Chrestiens, et en fin n'y a aucun, qui ne le craigne et revere grandement⁸⁴.

Pour ce qui était des offices, des revenus, etc., Chappuys suivait largement Sansovino, tandis que les passages sur les finances s'orientaient d'après Bodin. Chappuys partageait avec beaucoup d'autres une vue très sélective et contradictoire de l'Empire ottoman. Est-ce que «cest Estat souverain du Prince des Turcs, ou Grand Seigneur» était un modèle de l'État moderne? À certains égards, sans doute: l'absence d'une noblesse héréditaire, le système financier et militaire, la «souveraineté et puissance» du prince, qui, ne connaissant pas de révoltes, était craint et révééré. Les contradictions ne manquaient pas. Tous les sultans se seraient félicités s'il n'y avait pas eu les révoltes endémiques des janissaires et d'autres. Un sultan, prince souverain, qu'on dirait absolu, idéalisé selon les vœux de l'époque, mais exclu du conseil d'État, du divan, prenant et suivant cependant les «avis» de celui-ci, ne correspondait guère aux attentes de la science politique contemporaine.

COMINO VENTURA

Une diffusion très remarquable a caractérisé le «Thesoro politico»⁸⁵, un recueil de nombreux articles de science politique, dont plusieurs voués à l'Empire ottoman, que Comino Ventura avait publiés pour la première fois en 1589. Un premier «Discorso come l'Imperio turchesco, anchorche Tirannico, et violente, sia perdurabile, et per ragion naturali invincibile»⁸⁶, mettait l'accent sur le fait que le sultan, bien que tyranique et violent, n'avait rien à craindre de qui que ce fût. Le Grand Turc n'avait pas d'égal; personne n'aspirait à l'Empire sauf ses propres fils, bien éloignés par précaution; les sujets étaient tous des Turcs, mais les principaux ministres ne l'étaient pas par naissance, plutôt des chrétiens renégats qui étaient venus d'un pays étranger, sans prétention de parenté, riches, honorés et dotés d'une autorité qu'aucun Turc ne saurait jamais atteindre. Par ailleurs, l'auteur insistait sur la très grande puissance militaire du Turc, sa rapidité, sa véhémence. Tandis que la Turquie était dirigée par un seul chef, la chrétienté s'en offrait plusieurs. En somme, l'Empire ottoman ne pourrait être vaincu que par une assistance surnaturelle. Trois autres articles du «Thesoro politico», rédigés

⁸⁴ Ibid., fol. 101v.

⁸⁵ Comino VENTURA, *Thesoro politico*, cioè Relationi, instruttioni, trattati, varij Discorsi varij d'Ambri, pertinenti alla cognitione et intelligenza delli stati, interessi et dipendenze de' più gran principi del mondo. Nuovamente impresso a beneficio di chi si diletta intendere et pertinentemente discorrere li negotii di stato, Nell'Academia italiana di Colonia 1589. D'autres éditions: 1592, 1592, 1593, 1598, 1598... cf. BOZZA, *Scrittori* (voir n.15), p. 68–71. Édition consultée: Comino VENTURA, *La Prima Parte (Parte seconda) del Thesoro Politico* in cui si contengono Relationi, Instruttioni, Trattati, et varij Discorsi, pertinenti alla perfetta intelligenza della Ragion di Stato Et all'intera cognitione de gli interessi, et dipendenze de' più gran Principi, et Signori del Mondo. Raccolto per Comino Ventura da esemplari dell'Academia italiana di Colonia, 2 vol., Milan 1600–1601.

⁸⁶ Ibid., t. 1, p. 134–140.

sensiblement d'après l'impression laissée par la bataille de Lépante, analysaient les moyens de faire la guerre à la Turquie.

LA FIN DU MODÈLE?

GIOVANNI BOTERO

Dans son ouvrage principal sur la raison d'État⁸⁷, Botero⁸⁸ fit référence à plusieurs reprises à l'Empire ottoman tout en suivant de près les arguments de Lucinge. Il disposait d'autres sources encore lorsqu'il rédigeait les *Relationi universali*⁸⁹, dans lesquelles il consacrait un chapitre au »Gran Turco«⁹⁰. Dès le début, il classait »il Turco« à côté du roi d'Espagne et du souverain pontife, trois princes »quasi universali« dont le pouvoir dépassait les limites d'un continent. Après avoir donné au lecteur une idée de l'ampleur de l'Empire en énumérant les pays, les mers, les îles sans reculer devant des chiffres, il consacrait un chapitre aux richesses de celui-ci⁹¹. Il y avait des pays riches en hommes et en provisions. Quatre villes d'une opulence inestimable y contribuaient tout particulièrement: Constantinople, avec sept cent mille habitants, la plus peuplée d'Europe (»quasi due Parigi«); Alep, qui excellait dans le commerce; Taris, aux deux cent mille habitants; et Le Caire, véritable carrefour en relation avec l'Afrique, la Méditerranée et même avec l'Inde. Mais pour expliquer le succès de l'Empire, son saut »a una grandezza tremenda a' Principi Christiani« Botero s'appuyait étroitement sur Lucinge: alléguant les discordes des chrétiens et l'art de la guerre notamment.

Le chapitre sur le gouvernement n'entrait malheureusement pas dans les détails de l'appareil de l'État. Botero se contenta de constater que le gouvernement était vraiment »despotic«, parce que le »Gran Turco« était tellement maître de tout et de tous que les habitants s'appelaient ses esclaves et non pas ses sujets. Il y était arrivé par deux moyens. D'un côté il avait enlevé toutes les armes à la population et de l'autre il avait mis »ogni cosa« aux mains de renégats recrutés dans leur jeunesse par voie de tribut, ce qui avait pour conséquence que les provinces se trouvaient dépourvues des »fleurs et du nerf des hommes« tandis que lui s'armait et se protégeait lui-même. Les jeunes

⁸⁷ Giovanni BOTERO, *Della Ragion di Stato libri dieci*, Venise 1589. Pour les éditions et traductions, cf. BOZZA, *Scrittori* (voir n. 15), p. 66–68; BOTERO, *Della Ragion di Stato*, éd. par Chiara CONTINISIO, Rome 1997.

⁸⁸ Cf. toujours Federico CHABOD, Giovanni Botero (1934), dans: ID., *Opere*, t. II: *Scritti sul Rinascimento*, Turin 1967, p. 271–458; A. Enzo BALDINI (éd.), Botero e la »Ragion di Stato«. *Atti del convegno in memoria di Luigi Firpo* (Torino 8–10 marzo 1990), Florence 1992 (Fondazione Luigi Firpo, Centro di studi sul pensiero politico, *Studi i testi*, 1); ID., Botero et Lucinge (voir n. 55); Yves Charles ZARKA, *Raison d'État et figure du prince chez Botero*, dans: ZARKA (dir.), *Raison* (voir n. 55), p. 101–120.

⁸⁹ Giovanni BOTERO, *Le Relationi universali di G. B. Benese*, divise in quattro parti, [...] Nella seconda, si dà contezza de' maggiori Principi del Mondo, et delle cagioni della grandezza de i loro Stati, [...], nouv. éd., Venise 1597.

⁹⁰ Ibid., seconda parte, libro quarto, p. 117–129.

⁹¹ Ibid., p. 118. Sur Botero économiste cf. CHABOD, G. Botero (voir n. 88), p. 302–303.

gens se convertissaient à l'islam sans s'en apercevoir. Puis Botero aborda la force militaire. Selon l'opinion commune le sultan disposait de huit millions d'écus de revenu ordinaire. Vu l'étendue de l'Empire, cela ne semblait pas représenter beaucoup. Botero en voyait la raison dans le fait que les Turcs ne se souciaient d'autre chose que de la guerre. Leur nature les conduisait plutôt à ruiner et à détruire qu'à conserver. En négligeant l'agriculture et le commerce, ils vivaient aux dépens des peuples. Malgré l'immensité du territoire, il n'existait que peu de villes peuplées, et la plus grande partie de la campagne était désertée, »*mancando l'agricoltura manca ogni cosa*«. Le commerce se trouvait entre les mains des Juifs et des chrétiens venant d'Europe, de Raguse, de Venise, de la France et de l'Angleterre, tandis que peu de villes de l'Empire entretenaient un commerce notable avec l'Europe. Les revenus extraordinaires provenant des confiscations et des dons étaient appréciables, et les immenses richesses des pachas finissaient par arriver au trésor du sultan. Le système des timari (cent cinquante mille chevaux) et le recrutement des garçons pour les janissaires formaient les principales bases de l'Empire turc. L'extraordinaire discipline militaire, surtout des spahi et des janissaires, l'insolence, la cruauté, l'impunité, les privilèges, la forte position de leurs agas, le rôle qu'ils étaient à même de jouer lors de l'avènement d'un sultan les rendaient particulièrement redoutables. Mais aujourd'hui cette milice était »imbastardita« parce que des Turcs et même des gens d'Asie pouvaient entrer chez les janissaires, qui de plus et contre l'ancien usage se mariaient, et Constantinople, »*città [...] piu delitiosa*«, les avait rendu paresseux. Quant à la marine, aucun prince n'avait pareille commodité pour équiper une flotte, grâce à l'abondance de forêts (dans les arsenaux travaillaient d'ailleurs des artisans chrétiens attirés par l'appât du gain) et d'habitants des îles pour équiper les galères. Trois choses, donc, inspiraient l'horreur, résumait Botero: la multitude inépuisable d'hommes, la discipline imperturbable et la munition infinie.

GIROLAMO FRACHETTA

Vers la fin du siècle, l'analyse devait céder la place de plus en plus aux idées reçues qui en fin de compte ne faisaient qu'exhorter à la guerre contre les Turcs. Girolamo Frachetta (1558–1619) appartenait à cette catégorie d'auteurs politiques⁹². De Rome, il avait défendu à priori le duc de Mayenne et la Ligue catholique dans la crainte d'un éventuel avènement du huguenot Henri de Navarre, ce qui le rapprochait du parti espagnol. Stipendié enfin par l'Espagne, il emprunta pareillement les vues de ses patrons à l'encontre des Turcs, qu'il appelait à combattre dans de nombreux discours. Ce sont surtout deux ouvrages qui émergent de sa production littéraire, »*Il seminario de' Governi di Stato, et di Guerra*«, paru à Venise en 1613 et six fois réimprimé⁹³ (un recueil de plus de huit mille) sentences d'auteurs classiques concernant le bon gouver-

⁹² Enzo BALDINI, Frachetta, Girolamo, dans: *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 49, Rome 1997, p. 567–573.

⁹³ BOZZA, Scrittori (voir n. 15), p. 121–122.

nement de l'État, et un petit livre paru auparavant et intitulé »Il Prencipe, Nel quale si considera il Prencipe et quanto al governo dello Stato, et quanto al maneggio della Guerra«, édité à Rome en 1597, qui connut cinq rééditions⁹⁴. Frachetta, certes, s'y prononça pour un modèle du prince, qui était guidé par l'utilité et l'honnêteté et soumis à la morale et à la religion. L'Empire ottoman n'y jouait qu'un rôle secondaire, certains comportements se voyaient blâmés, telle l'éducation des enfants. Pendant que les sultans régnaient, ils laissaient les garçons pour les tenir occupés »attendere alle volutta carnali«⁹⁵. Dès l'avènement d'un sultan, celui-ci faisait assassiner ses frères pour vivre en sécurité et pacifiquement, ce que Frachetta ne jugea pas seulement barbare, mais encore contre la »Ragion de Stato«, parce qu'il pourrait arriver que le prince meure avant d'avoir lui-même des fils ou que ceux-ci soient encore trop jeunes pour pouvoir gouverner. Les frères assassinés alors, »senza dubbio l'Imperio saria perduto«⁹⁶. En bon catholique il reprochait aux sultans que, pour se divertir, ils imitassent l'empereur romain Commode, aux centaines de concubines. À part ces discours moralisateurs, il fit allusion à l'Empire ottoman à trois reprises. La première fois, c'était la juridiction qui était concernée. Évidemment on devait en charger des hommes aussi intègres et justes que sages et prudents. Mais les procès civils exigeaient en surplus un contrôle par le souverain, comme l'avait exercé l'empereur Basile et plus récemment Louis XII de France, qui, caché dans une petite chambre, passa la nuit au Palais de Justice afin de pouvoir, le lendemain, sans aucune compagnie, suivre les procès dans les diverses chambres. Plus qu'il ne les louait, il estimait les empereurs ottomans, qui par une fenêtre treillagée d'une chambre contiguë surveillaient les »Bassà Visiri«⁹⁷. Quand il ne s'agissait pas de rendre la justice, mais de délibérer sur les affaires de l'État, le prince devait prendre en compte les effets et les conséquences des discussions des conseillers. Comment prendre leurs avis, ensemble ou séparément, sans qu'ils lui parlassent seulement pour lui complaire, et sans que les rivalités, les influences, les dépendances des uns vis-à-vis des autres introduisissent des éléments importuns dans la prise de décision? Frachetta vantait l'usage des empereurs ottomans qui, quand ils voulaient traiter des choses difficiles et de la grande importance à l'État, s'en allaient en dehors à la campagne et en chevauchant appelaient par ordre leurs conseillers l'un après l'autre et écoutaient l'avis de chacun d'eux sans que l'un sache l'opinion de l'autre⁹⁸. C'était une jolie idée originale, mais qui n'avait rien à voir avec la réalité et le protocole très sophistiqué du divan. Frachetta stigmatisa en outre la vénalité des offices en Turquie⁹⁹, et jugea défavorablement le fait que le conseil de guerre ne fût pas distingué du conseil d'État¹⁰⁰.

⁹⁴ Ibid., p. 90.

⁹⁵ Girolamo FRACHETTA, *Il Prencipe*, Rome 1597. Nous nous servons ici de l'édition revue parue à Venise en 1599, p. 42–43.

⁹⁶ Ibid., p. 41.

⁹⁷ Ibid., p. 33.

⁹⁸ Ibid., p. 71.

⁹⁹ »In questo errore di vender gli uffiti, ò di conferirli per donativi, sono incorsi i Principi della casa Ottomana, et de gli altri«, *ibid.*, p. 62.

¹⁰⁰ Ibid., p. 197.

Dans une lettre que Frachetta aurait adressée à Botero¹⁰¹, mais qui a été reconnue être un faux¹⁰², il reprocha à l'auteur des »Relationi universali« d'avoir disserté sur des pays qu'il ne connaissait que par la lecture. C'était exactement le problème de beaucoup d'auteurs et de Frachetta en tout premier lieu. Bien qu'il ne connût ni la France ni la Turquie, il se comportait en ardent propagateur de la Ligue catholique, et des lectures plus étendues lui auraient évité certainement des assertions douteuses sur la Turquie.

UNE VOIE SANS ISSUE?

L'image globale que les auteurs cités nous avaient laissée de leur compréhension de cet empire en pleine expansion est assez mitigée. Celui-ci était craint et redouté; le Turc était destructeur, mais pareillement estimé pour son système politique rationnel et efficace. Toute une liste d'exemples, qui représentaient en même temps des desiderata des États occidentaux, en disait long sur les idéaux politiques de l'époque. Bien que les auteurs ne tombassent pas toujours d'accord sur un grand nombre de points, certains éléments revenaient régulièrement. L'éducation des enfants en dehors de la famille d'origine et orientée exclusivement vers le service, que ce soit à la cour ou, plus encore, à l'armée; pas de philosophie déstabilisante, donc nécessité d'une censure rigoureuse; pas de noblesse; pas de grands; pas d'États; un monarque régnant seul et contrôlant le système; une justice exemplaire; les impôts et leur levée; leur affectation directe à la guerre; une armée d'une combativité extraordinaire et sans scrupules érigeaient l'Empire ottoman en État modèle selon les critères de la raison d'État.

Certes, on doit concéder aux auteurs que la plupart d'entre eux ne connaissaient pas la Turquie par une vue immédiate, mais puisaient leurs connaissances dans la lecture, notamment de Paul Jove, de Guillaume Postel et de Nicolay, et des images reçues, avec la conséquence que des informations erronées marquaient tous les ouvrages. Parmi les sujets secondaires, on notera par exemple que certains niaient qu'il y avait un enseignement des lettres et de la philosophie aux jeunes gens, d'autres soutenaient le contraire, et Chappuys le faisait attribuer même aux filles. Montaigne n'avait pas de problème pour expliquer l'existence de l'État le plus fort du monde par l'estime des armes autant que par le dédain des lettres: »Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs: peuples également duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres«¹⁰³. Quelle erreur! Montaigne et tant d'autres ne savaient évidemment rien de la haute culture livresque dans les pays arabes et turcs, rien du sultan lecteur, du sultan calligraphe. Une semblable ignorance se manifestait à l'égard de l'architecture – c'était quand même l'époque où Sinan Pacha érigeait ses monumen-

¹⁰¹ CHABOD, Giovanni Botero (voir n. 88), III: Una lettera di Girolamo Frachetta al Botero, p. 447–458.

¹⁰² A. Enzo BALDINI, Le guerre di religione francesi nella trattatistica italiana della ragion di Stato: Botero e Frachetta, dans: *Il Pensiero Politico* 22 (1989), p. 301–324.

¹⁰³ Michel DE MONTAIGNE, *Essais* I, 25, dans: *Œuvres complètes*, éd. Albert THIBAUDET et Maurice RAT, Paris 1962, p. 143 (= I, 24, dans: *Les Essais*, éd. Jean BALSAMO, Paris 2007, p. 149).

taux édifices – et, plus généralement, de tous les liens culturels qui existaient entre Istanbul et l'Occident.

Il conviendrait de mentionner les sujets généralement laissés de côté. À n'en pas douter, un théoricien politique français ou italien ne voyait pas forcément un trop grand inconvénient aux restrictions imposées à la population ou à la vile populace, quand tout tournait autour de la guerre; aux impôts qu'on levait sur les Juifs; aux massacres et à la misère des pays conquis. Seul le »devchirmé«, jugé généralement inhumain, posait des problèmes, et Bodin d'attribuer la véritable noblesse précisément à ces enfants enlevés. La morale n'entraît que difficilement dans la comparaison.

Une grossière fausse appréciation est à remarquer lorsqu'il s'agissait du divan, divan que quelques auteurs ne mentionnaient même pas, d'autres n'y voyant qu'une cour de justice, et d'autres encore se sentant fortement impressionnés par la fameuse fenêtre grillagée par laquelle le sultan se trouvait à même de contrôler le travail du conseil. Il n'aurait sans doute pas fallu s'arrêter à ce seul point. Dans le pays d'Europe pareillement, l'action gouvernementale a été interprétée comme une issue ou une suite de la juridiction, et les cas d'une importance extraordinaire ont toujours été réservés au Conseil d'État, comme ils l'étaient au divan ou aux institutions respectives dans les autres pays. Malgré les anciens et toujours persistants liens entre la juridiction et le pouvoir exécutif, les fonctions s'étaient séparées et furent attribuées à différents organes. Le divan, correspondant le plus au Conseil d'État français, présidé par le grand vizir et composé d'autres pachas permanents – pour lequel on nommait des »beylerbeys«, d'autres pachas et hauts officiers –, formait en fait le gouvernement de l'Empire ottoman. Depuis Mehmet II, le sultan n'assistait plus aux séances, mais, lorsque celles-ci étaient terminées, le grand vizir se rendait à la porte de la félicité, qui séparait l'espace public du privé, pour lui communiquer les conclusions des débats, conclusions auxquelles il se pliait¹⁰⁴. La Turquie était ainsi en avance sur la France, où, au XVI^e siècle le Conseil d'État et privé n'était même pas autorisé à se réunir sans la présence effective du roi, qui par conséquent n'avait nullement besoin d'une fenêtre grillagée. À l'époque, c'était le nombre de ceux qui avaient droit d'entrée au conseil et le fait qu'ils étaient motivés par des intérêts autres que ceux de l'État, qui empêchaient le Conseil de devenir un instrument efficace. Les réformes de Louis XIV par lesquelles les membres du Conseil d'en haut furent réduits au-dessous d'une douzaine de personnes eurent entre autres résultats que le roi se voyait obligé de suivre les votes du Conseil¹⁰⁵. Louis XIV le Grand Turc, ainsi qu'il fut appelé dans des pamphlets. Bien que les auteurs politiques du XVI^e siècle ne pussent prévoir les développements en France, il reste toutefois remarquable qu'ils ne savaient ou ne voulaient pas reconnaître et apprécier l'état déjà atteint en Turquie: l'élimination très avancée du souverain de l'appareil gouvernemental. Ce cas de figure, non prévu dans le système aristotélicien, ne devait pas se produire en »bonne raison d'État«.

¹⁰⁴ Cf. n. 43 pour le fonctionnement des organes du gouvernement.

¹⁰⁵ Albert CREMER, Weshalb Ludwig XIV. kein »absoluter« König war, dans: Bernhard JUSSEN (dir.), *Die Macht des Königs. Herrschaft in Europa vom Frühmittelalter bis in die Neuzeit*, Munich 2005, p. 319–325.

Vers la fin du XVI^e siècle, l'Empire ottoman perdait toujours plus son caractère de modèle de l'État moderne. Dans la foulée de la victoire de Lépante, on se rendait compte que la Turquie n'était pas du tout invincible¹⁰⁶, et les nostalgiques, comme Cervantès, cultivaient l'émotion du haut fait. Le redressement de la France et le renouveau du catholicisme faisaient réapparaître l'idée de la croisade. La science politique, à l'instigation de Juste Lipse, se tournait vers un autre dieu, l'Empire romain tel que l'avait transmis Tacite. Le mythe de la Turquie restait tout de même vivant, notamment dans la littérature¹⁰⁷, et Racine de conclure: »les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre«¹⁰⁸.

ANNEXE

Dans quelle mesure le discours turc a-t-il été répandu? La situation politique, notamment en Italie et dans le Saint-Empire où la proximité et les agressions quasi permanentes des Turcs avaient engendré une crainte endémique, eut pour conséquence une production littéraire énorme et dont témoignent pareillement les multiples rééditions des ouvrages majeurs. Mais qui les avait lus? Un sondage effectué dans une cinquantaine de bibliothèques des magistrats du parlement de Paris en fonctions entre 1560 et 1610 fait apparaître un intérêt plutôt faible quant à la question turque. Certes, pour ces juristes à formation classique l'Empire ottoman ne se trouvait pas au centre de leurs réflexions sur l'histoire, le pouvoir, l'État. Bodin, qui se référerait tant de fois à la Turquie dans la »République«, avait déjà dans sa »Methodus«, de 1572, tenu à ce qu'on prête plus d'attention à l'histoire et aux systèmes politiques d'autres pays que la France. S'il a été sans aucun doute un représentant d'exception de la »science Politique« de l'époque, il n'avait pourtant pas réussi une carrière au parlement.

Les bibliothèques de ces magistrats ne nous sont connues que par les inventaires après décès¹⁰⁹, à part celui du président Jacques Auguste de Thou¹¹⁰. Ils étaient dressés

¹⁰⁶ BRAUDEL, *La Méditerranée* (voir n. 5), t. 2, p. 429.

¹⁰⁷ ROUILLARD, *The Turk* (voir n. 6).

¹⁰⁸ Jean RACINE, *Bajazet*, [Seconde] Préface (1676), dans: *Œuvres complètes*, éd. Raymond PICARD, t. I, Paris 1969, p. 531

¹⁰⁹ Nous avons retrouvé une cinquantaine de bibliothèques dans les inventaires après décès des magistrats de l'époque. L'inventaire d'une des plus importantes bibliothèques a été publié par Jérôme DELATOUR, *Une bibliothèque humaniste au temps des guerres de religion. Les livres de Claude Dupuy d'après l'inventaire dressé par le libraire Denis Duval (1595)*, Paris 1998; Cf. pareillement les publications d'autres inventaires, de Roger DOUCET, *Les bibliothèques parisiennes au XVI^e siècle*, Paris 1956, à Robert DESCIMON, *La bibliothèque de Jean Hotman de Villiers (1636)*, dans: Ouzi ELYADA et Jacques LE BRUN (dir.), *Conflits politiques, controverses religieuses. Essais d'histoire européenne aux XVI^e–XVIII^e siècles*, Paris 2002, p.211–221.

¹¹⁰ L'inventaire de la collection fut dressé en 1617: BnF, ms. lat. 10389; Antoine CORON, »Ut prosint aliis«. Jacques-Auguste de Thou et sa bibliothèque, dans: Claude JOLY (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, t. II: *Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530–1789*, Paris 1988, p. 101–125; Marie-Pierre LAFFITTE, *Les manuscrits de la collection de Thou*, dans: *ibid.*, p. 108–109; Henry HARRISSE, *Le président de Thou et ses descendants, leur célèbre bibliothèque, leurs armoiries*, Paris 1905.

par des notaires soutenus par des marchands libraires (éventuellement par l'un des quatre jurés de l'Université) dans le but d'une évaluation de la fortune du défunt en vue du partage entre les parties concernées. Les librairies furent généralement soigneusement inventoriées, bien qu'elles ne jouassent aucun rôle dans le partage, car elles tombaient sous le règlement du préciput prévu par la coutume de Paris, qui, à part d'autres catégories de biens, attribuait les livres avant partage à l'époux survivant. Quelques inconvénients des inventaires après décès doivent être pris en compte, dont notamment l'existence d'éventuelles librairies cachées (livres interdits tus par connivence des libraires et notaires). Le seul président de Thou, aussi puissant qu'il fût et par la circonstance que l'inventaire ne fut pas dressé par des notaires, n'avait pas hésité à former toute une section intitulée »Librj improbatae lectionis«, qui regroupait la théologie protestante, et il existait en outre une librairie cachée que nous ne connaissons pas. Dans un tout autre but, mais dont les conséquences coïncidaient malheureusement, se faisait le regroupement de livres en lots, qui par ce procédé se trouvaient anonymisés, cette fois-ci non pas en raison de leur présence illégale dans les collections, mais de leur moindre valeur monétaire estimée. Si donc un certain nombre d'ouvrages nous échappe, il n'en reste pas moins que la majorité des volumes, dont les plus importants titres, se trouvait signalée.

Quand on analyse la cinquantaine de librairies qui nous sont connues par les inventaires après décès, auxquelles on peut bien ajouter celle de De Thou, non fixée par un instrument notarial, mais également établie quelques mois après la mort de son fondateur, on est tout d'abord surpris du petit nombre de livres traitant de l'Empire ottoman *stricto sensu*. Même le grand ouvrage réunissant tant de traités très importants sur les Turcs et l'Islam publié par Bibliander en collaboration avec Luther et Melanchthon ne se retrouve dans aucune collection¹¹¹. Il était, semble-t-il, un peu trop protestant, bien qu'il renfermât par exemple l'importante lettre de Pie II au sultan Mehmet II.

Comme évidemment l'histoire ne s'épuisait pas dans les récits des temps passés, elle était plutôt des précédents politiques et juridiques. Les références les plus nobles se rencontraient dans l'histoire romaine, grecque également, et enfin byzantine à la rigueur, mais pas du tout dans l'histoire ottomane. Si tel était le cas, il n'en reste pas moins que deux ouvrages majeurs du XVI^e siècle occupèrent une place privilégiée dans pratiquement l'ensemble des collections. C'était d'abord Paolo Giovio avec ses »Historiarum sui temporis libri« qui avaient connu plusieurs éditions au cours des années cinquante, et »Les six livres de la République« par Jean Bodin, qui, parus en 1576, se trouvent dès l'année suivante dans toutes les bibliothèques connues des ma-

¹¹¹ Theodor BIBLIANDER (éd.), *Mahumetis Saracenorum principis, eiusque successorum vitae, doctrina, ipseque Alcoran, quo velut authentico legum divinarum codice Agareni et Turcae, alijque Christo adversantes populi reguntur quae ante annos CCCC, vir multis nominibus, Divi quoque Bernardi testimonio, clarissimus, D. Petrus Abbas Cluniacensis, per viros eruditos, ad fidei Christianae ac sanctae matris Ecclesiae propugnationem, ex Arabica lingua in Latinam transferri curavit. His adiunctae sunt Confutationes multorum, et quidem probatiss. authorum, Arabum, Graecorum, et Latinorum, unà cum doctiss. viri Philippi Melanchthonis praemonitione [...] Adiunctae sunt etiam Turcarum, [...] origine, res gestae maximè memorabiles, à DCCCC annis ad nostra usque tempora, Bâle [J. Oporin] 1543; s.l. 1550.*

gistrats parisiens et dont on a souligné l'importance ci-dessus pour la connaissance de l'Empire ottoman, une œuvre dont la portée a été plus forte peut-être que l'ensemble des autres ouvrages sur la Turquie. Sansovino et Chappuys par contre n'avaient guère trouvé de lecteurs dans ce milieu de la haute magistrature¹¹². En somme, si les ouvrages sur l'Empire ottoman sont assez rares, on peut tout de même observer qu'on les rencontre un peu plus fréquemment à partir de 1600. L'extrême richesse, dans ce domaine également, de la bibliothèque de Jacques Auguste de Thou ne fut pas la règle.

TURCICA DANS LES BIBLIOTHÈQUES DES MAGISTRATS

Saint-André, Pierre de, i.a.d. de son épouse Marguerite Budé, fille de Guillaume Budé, i.a.d. du 28 mai 1565, Min. cent., LXXXVI–101

† 4 mars 1572. Sgr de Montbrun, de Goupillières et de Marly-la-Vallée. Conseiller puis président au Parlement de Paris de 1563 à 1572. – Librairie: 900 volumes dont 10 mss. dont 8 grecs.

Item vng postel de la Republicque des turcs Jn quarto¹¹³ Relie prise cinq solz tz Pource v stz

Rivière, Denis de, 30 août 1566, Min. cent., IX–147

† 30 août 1566. Sgr de Granges et d'Aube. Conseiller en 1555. – Librairie: 673 volumes, 6 mss.

Opera quedam postellj En vng volume⁵ Prise vii s tz

Prévost, Bernard, 10 oct. 1585, Min. cent., LXXXVI–159

† 22 sep. 1585. Sgr de Morsan et de Villabry. Conseiller puis président dès 1549. – Librairie: 876 volumes plus 2 lots, 1 ms.

Chronica Turquoru' philippi Leoniceri¹¹⁴ prise trois liures dix solz j° x s

Brisson, Barnabé, 7 déc. 1591, Min. cent., LXXVIII–155

† 15 nov. 1591, (victime des Seize). Sr de Gravillers, du Breuil et d'Épinay-sur-Orge. 6^e président 1580, 1^{er} président par la ligue¹¹⁵. – Librairie: 3076 volumes imprimés, 353 manuscrits

¹¹² Sansovino ne se rencontre que dans trois bibliothèques, Chappuys dans une seule.

¹¹³ Guillaume POSTEL, *De la Republicque des Turcs*, et là ou l'occasion s'offrera, des meurs et loys de tous Muhamedistes, Poitiers, Marnef, 1560.

¹¹⁴ Philipp LONICER, *Chronicorum Turcicorum: in quibus Turcorum origo principes, imperatores, bella, praelia, caedes victoriae, reique militaris ratio, et caetera huc pertinentia, continuo ordine & perspicua brevitate exponuntur*, 3 t. en 1 vol., in-fol., Francfort, S. Feyerabend, 1578; in-8°, J. Wechel, S. Feyerabend, 1584

Item de vita & Moribus Turcicis fol¹¹⁶ p'se cy vi s
 Item Cronicum Turcoorum [*sic*] fol¹¹⁷ p'se cy xxv s

Dupuy, Claude, 20 jan. 1595, Min. cent., XLIX–220
 † 1^{er} ou 3 déc. 1594. Seigneur de Saint-Germain-Laval. Conseiller en 1576.¹¹⁸ – Librairie: 1412 volumes dont 76 mss., en plus 41 lots.
 Castrioti Historia turcorum¹¹⁹ fo velin 10
 Postel De la republique Des turcs 4^o¹²⁰ velin 7 [s] 6 [d]
 Historia Di turchi 4^o 2 voll'es¹²¹ lun rel velin lautre prest a couvrir 20
 Turcograecia crusij fol¹²² fo l 15

Masparraulte, Pierre de, **Le Voye (Le Voix)**, Loyse, inv. de séparation, 23 mars 1599, Min. cent., XXVI–39

† 28 déc. 1602. Sgr de Chennevières-sur-Marne. Docteur en droit. Conseiller, maître des requêtes, conseiller d'Etat dès 1555. Sa seconde épouse Loyse Le Voix (signature: Le Voys).¹²³ – Librairie: 255 volumes

Postel Des turcs¹²⁴ prisez 5 s [7 ?]

¹¹⁵ Élie BARNAVI, Robert DESCIMON, La Sainte Ligue, le juge et la potence. L'assassinat du président Brisson (15 novembre 1591), Paris 1985; Paul GAMBIER, Au temps des guerres de religion. Le président Barnabé Brisson, ligueur (1531–1591), Paris 1957.

¹¹⁶ Marino BARLEZIO (BARLETTI), De Vita, moribus ac rebus praecipue adversus Turcas gestis Georgii Castrioti, clarissimi Epirotarum principis, qui propter celeberrima facinora Scanderbegus, hoc est Alexander Magnus cognominatus est, libri tredecim, per Marinum Barletium [...] conscripti, Strasbourg, Crato Mylius, 1537.

¹¹⁷ Philipp LONICER, Chronicorum Turcicorum (voir n. 6).

¹¹⁸ Jacques Auguste DE THOU, Historia sui temporis, Orléans 1620, t. 5, p. 457–458; Dictionnaire de biographie française, t. 12, Paris 1970, col. 581–582; Léopold DELISLE, Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale, t. 1, Paris 1868, 261–265; Jérôme DELATOUR, Les frères Dupuy (1582–1656), dans: École nationale des chartes. Positions des thèses (1996), p. 93–100, surtout n. 1; et ID., Une bibliothèque (voir n. 1).

¹¹⁹ BARLEZIO, De Vita (voir n. 8).

¹²⁰ POSTEL, De la Republique (voir n. 5).

¹²¹ Francesco SANSONO, Dell'Historia universale dell'origine et imperio de'Turchi, Venise, F. Rampazetto, 1564. Gl'Annali Turcheschi, overo Vite de principi della casa othomana, Venise, L. de Alaris, 1573.

¹²² Martin CRUSIUS, Turcograeciae libri octo a Martino Crusio [...] edita, quibus Graecorum status sub imperio turcico in politia et ecclesia, oeconomia et scholis jam inde ab amissa Constantinopoli ad haec usque tempora luculenter describitur, Bâle, L. Ostein, 1584.

¹²³ Robert DESCIMON, Qui étaient les Seize? Étude sociale de deux cent vingt-cinq cadres laïcs de la Ligue radicale parisienne (1585–1594), dans: Paris et Île-de-France, Mémoires, 34, (1983), p. 189–190; Maité ETCHECHOURY, Les maîtres des requêtes de l'hôtel du roi sous les derniers Valois (1553–1589), Paris 1991, p. 249–250; Pierre ROBLIN, Pierre de Masparraulte, seigneur de Chennevières-sur-Marne (1532–1602). Un officier royal pendant les guerres de religion, Paris 2003.

¹²⁴ POSTEL, De la Republique (voir n. 5).

Masparraulte, Pierre de, 3 fév. 1603, Min. cent., CVII-99

librairie: 394 volumes

Item La Republicque des Turs [*sic*] Jncarto Relie en parchemin prise Sept solz six deniers vij s vi d

Pastoureau, François, i.a.d. de son épouse Marie Marchant, 29 jan. 1607, Min. cent., XLIX-260

Conseiller dès 1587. – Librairie: 821 volumes dont 521 en 30 lots, mss. (4 au plus).

I Turcor geno. foll¹²⁵ Rp'chem' 1--

Viole, Jacques, 15 fév. 1610, Min. cent., XVIII-214

† 29 jan. 1610. Sr de Douzereaux, d'Aigremont et d'Andrezel. Conseiller depuis 1574, puis président. – Librairie: 1552 volumes plus 1 lot.

Item Turco Graetia Jn follio¹²⁶ rellie en parchemain Pse xx s

Thou, Jacques Auguste de, 1617, Bibl. nat., ms. lat. 10389

8 oct. 1553–7 mai 1617. Président, conseiller d'État. – Librairie: ca 6600 volumes imprimés, 830 mss.¹²⁷

fol. 58v–59 Histor. Impmp. Constantinop.

fol. 59

Saracenica

Machometis natales II uaticinia Seueri et Leonis in oriente impmp. 1597.¹²⁸ / Historia Cronologica pannoniae ad ann CD D CVI 4° Bry. 1608¹²⁹.

¹²⁵ CRUSIUS, Turcograeciae (voir n. 14).

¹²⁶ Ibid.

¹²⁷ Voir n. 2.

¹²⁸ Johann Theodor DE BRY, Johann Israel DE BRY, I. Acta Mechmeti I. Saracenorum Principis natales vitam, victorias, imperium et martem eius omnium complectentia. Genealogia successorum eiusdem ad modernum usque Mechmetem III., ex variis hinc inde auctoribus fide dignis diligenter congesta. II. Vaticinia. Severi Et Leonis in Oriente Impmp. cum quibusdam aliorum aliis, interitum regni Turcici sub Mechmete hoc III. praecidentia. Iconibus Artificiose in aere sculptis passim exornata, recens foras data, [Francfort, de Bry], 1597.

¹²⁹ Johann Adam LONICER, Jean Jacques BOISSARD, Theodor DE BRY, Historia chronologica Pannoniae: res per Hungariam [*sic*] et Transylvaniam, iam inde à constitutione regnorum illorum, vsque ad inuictiss. Rom. Imp. Rodolphum II. Hungariae regem Christianum XXXX. & sereniss. Sigismundum Bathorium, Transylvanicae Ducem, maximè vero hoc diuturno bello gestas: Icones item vitasque et victorias, regum, ducum & procerum, tam Christianorum quam Turcicorum à Ioanne Iac. Boissardo Vesuntino delineatas, continens. Ad annum usque M.D.CVII. continuata & deducta, studio & opera M. Gotardi Arthus Dantiscani. Addita est tabula Chorographica totius Hungariae noua, effigiationes item topographicae aliae, in aes ar-

Histoire de La decadence de Lempire grec par les turcs, descrite en X liures par Nic Chalcondile athenien tourné en françois par B uigener 4° Paris 1577¹³⁰.

de originibus tartarorum, persarum, turcarum, et omnium ab Abrah. et noachi Alum-norum ex libris noachi et hanochi Commentatio Gul. postelli. 8, oporin. 1553¹³¹.

J Commentari di Theodoro spandugino gentiluomo Constantinopolitano delle ori-gine de principi turchi et de Costumi di quella gente Lib II Fior 1551.¹³² / delle Cose de turchi Lib III 8°. uineg. 1541¹³³.

Augerii Ghislennii Busbequii Legationis turcicae epistolae IIII elegantissimae 8 paris. 1591¹³⁴.

Relaciones de don Jan de persia diuididas en III libros 4° ualladolid 1604¹³⁵.

fol. 59v

Comment. di Andrea Cambeni for della origine de Turchi e' Casa ottomana 1540¹³⁶/ turco uincibile in ungheria dy achille Tarducci 8.° ferra 1600¹³⁷.

tificiosè incisae & in lucem datae, per Theodori de Bry relictam viduam & filios haeredes, 1608. Francfort, [haeredes Theodori de Bry], 1608.

¹³⁰ Laonicus CHALCONDYLE, L'Histoire de la décadence de l'Empire grec et établissement de celuy des Turcs, comprise en dix livres, par Nicolas Chalcondyle, [...] de la traduction de Blaise de Vigenère, Paris, N. Chesneau, 1577.

¹³¹ Guillaume POSTEL, De originibus seu de varia et potissimum orbi Latino ad hanc diem inco-gnita aut inconsiderata historia, quum totius Orientis, tum maxime Tartarorum, Persarum, Turcarum et omnium Abrahami et Noachi alumnorum origines et mysteria Brachmanum rete-gente [...] / ex libris Noachi et Hanochi totiusque avitae traditionis a Mosis alumnis ad nostra tempora servatae et Chaldaicis literis conscriptae Guil. Postellus posteritati eruit, exposuit et proposuit, Bâle, Oporin, [1553].

¹³² Theodoro SPANDUGINO (SPANDOUNES), I. Commentari di Theodoro Spandugino Cantacusci-no, gentiluomo costantinopolitano, dell'origine de principi turchi, et de'costumi di quella na-tione, Florence, L. Torrentino, 1551.

¹³³ Delle Cose de Turchi libri tre, Venise, in casa di Maestro Bernardin, Milanese, 1541.

¹³⁴ Ogier Ghislain DE BUSBECQ, Augerii Gislennii Busbequii D. legationis turcicae epistolae quatuor, quarum priores duae ante aliquot annos in lucem prodierunt sub nomine »Itinerum Constantinopolitani et Amasiani«. Adjectae sunt duae alterae. Ejusdem de re militari contra Turcam instituenda consilium, Paris, ex officina Plantiniana, apud Ae. Beys, 1595. Le manus-crit porte bien l'année 1591, mais Beys n'avait publié l'ouvrage qu'en 1589 et en 1595. Le ca-talogue imprimé en 1679 confirme qu'il s'agissait de l'édition de 1595, Catalogus Bibliotheca Thuanæ, I, p. 448.

¹³⁵ Juan DE PERSIA, puis ULUG BEY BEYAT (OULOUG BEG), Relaciones de Don Juan de Persia [...] divididas en tres libros, donde se trovan las cosas notables de Persia, la genealogia de sus reyes, guerras de Persianos, Turcos y Tartaros, y las que vido en el viaje que hizo á España, y su conversación y la de otros cavalleros persianos, Valladolid, J. de Bostillo, 1604.

¹³⁶ Andrea CAMBINI, Commentario di Andrea Cambini fiorentino, della origine de Turchi e imperio della casa ottomana, s.l. 1540.

¹³⁷ Achille TARDUCCI DA CORINALDO, Il Turco vincibile in Ungaria con mediocri aiuti di Ger-mania, discorso appresentato à i supremi capitani dell'esercito confederato contra il Turco, e doppo mandato alli suoi amici d'Italia Ferrara, V. Baldini, 1600.

Christophori Richerii thoringii de rebus turcarum origine gestis et moribus Lib V 4.^o R. Steph. 1540¹³⁸.

Historia belli sacri ab anno chr. CD XCIII Regis Philippi Fr. usque ad regnum Balduini IIII J. annum Chr. CD CLXX VIII Lib. XXIII. Comprehensa à guilielmo tyri archiepisc.. Continuationis belli sacri lib VI Jo Basil. Herold. item Rhyhini Florent. M. de Capta ptoleumide. de bello hispan. Contra sarac. item de Albigen. heres. II fol. Basil 1560¹³⁹.

Bellum Christianorum principum praecipue Gallorum Contra Saracenos anno CD LXXXVIII pro terra s. gestum autore R. Monacho. C. uerardus de expugnatione regni granatae. de legatione regis aethiopiae ad Clementem septimum Pon. Maximum Fol. H. P. 1533¹⁴⁰. / Freculfi lexoniensis epis Chroni. Colon. 1539¹⁴¹.

Gesta dei per Francos ex uariis autoribus maiorem partem v' editis aut amplioribus et Castigationibus Collecta studio Joan. bongarcii. Fol. Hanouiae 1611. II uolum¹⁴².

Chronicon Hyerosolimitanum id est de bello sacro Historia exposita libris XII ab anonymo et in lucem nunc primum edita opera et studio Reinardi reinexii 4^o. Helmstadt. 1584. pars prima¹⁴³.

¹³⁸ Christophe RICHER, De rebus Turcarum ad Franciscum Gallorum regem Christianiss libri quinque, Christophoro Richerio Thorigneo Senone [...] autore. De origine Turcarum et Otomanni imperio; De moribus & institutis illius gentis. De Tammerlanis Parthi rebus gestis. De expugnata à Maomette Constantinopli. De Castellinovi Dalmatiae oppidi recenti direptione, Paris, R. Estienne, 1540.

¹³⁹ Guillaume DE TYR, Johannes HEROLD, POYSSENOT, Philibert et PANTALEON, Heinrich (éd.), Belli sacri historia, libris XXIII comprehensa, de Hierosolyma ac terra promissionis [...] per [...] principes christianos recuperata [...] narrationis serie usque ad regnum Balduini quarti [...] [a Joanne Herold continuata]. Opus [...] Philiberti Poyssenoti opera in lucem editum, Gulielmo Tyrio, [...] autore. La II^e partie a pour titre particulier: De Bello sacro continuatae historiae libri VI p. c. Johanne Herold autore. Adjecimus de Expugnatione urbis Ptolemaidos Monachi, [...] archiepiscopi Acconensis rythmum. Insuper etiam de Sarracenis profligatis ab Alphonso X [...] rescriptum, cum epistola procerum eorum, quorum opera Albigenes haeretici deleti fuerunt, 2 p. en 1 vol., Bâle, N. Brylinger et J. Oporin, 1549–1560.

¹⁴⁰ Robert LE MOINE, Bellum christianorum principum, praecipue Gallorum, contra Saracenos, anno salutis M. LXXXVIII, pro Terra Sancta gestum, autore Roberto Monacho. Carolus Verardus de expugnatione regni Granatae quae contigit ab hinc quadragesimo secundo anno, per catholicum regem Ferdinandum Hispaniarum. Christophorus Colom de prima insularum, in mari Indico sitarum, lustratione, quae sub rege Ferdinando Hispaniarum facta est. De legatione regis Aethiopiae ad Clementem pontificem VII ac Regem Portugalliae [...] Joan. Baptista Egnatius de origine Turcarum. Pomponius Laetus de exortu Maomethis, Bâle, H. Petrus, 1533.

¹⁴¹ FRÉCULPHE, Freculphi, [...] Chronicon tomi II, quorum prior ab initio mundi usque ad Octaviani Caesaris tempora... posterior dehinc usque ad Francorum et Longobardorum [sic] regna [...] historiam continet, Cologne, M. Novesianus, 1539.

¹⁴² Guibert DE NOGENT-SOUS-BOUCY, Marino SANUDO, Jacques DE BONGARS, Gesta Dei per Francos, sive Orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani historia, a variis sed illius aevi scriptoribus litteris commendata, nunc primum aut editis, aut ad libros veteres emendatis [...] orientalis historiae tomus primus. – Liber Secretorum fidelium crucis super Terrae Sanctae recuperatione et conservatione [...] cujus auctor Marinus Sanutus, dictus Torsellus, patricius Venetus [...] ex mss. veteribus editus orientalis historiae tomus secundus. (edidit J. Bongars), 2 t. en 1 vol., Hanovre, heredes J. Aubrii, 1611.

¹⁴³ Reinerus REINECCIUS, Chronicon hierosolymitanum [Alberti Aquensis], id est de Bello sacro historia, exposita libris XII et nunc primum in lucem edita, opera et studio Reineri Reineccii,

Pars secunda rerum Hyerosolimitanum Conradi uicerii regii secretarii Commenta. de rebus gestis henrici 7.ⁱ ex Lucemburgionum principum familia ab anno 802. ad annum ... Caroli IIII imperatoris Commenta de uita sua historia orientalis haitoni. Marci Pauli ueneti de regionibus orientalibus li. III Fragmentum ex uincentii belluasensis speculo hist. 30. I II appendix Reinerii Reineixii ad haytonum in qua stemmata saracenicarum Familiarum 4^o Helmstadt. 1585¹⁴⁴.

Histoire de Geoffroy de uillardoin mareschal de Champagne et de Romanie de la Conquete de Constantinople par les Barons francois associez aux uenitiens Lan CD CCIV en son uieil langage et expliqué par un plus facile par B uigenere. 4.^o Paris 1585¹⁴⁵.

Histoire de Geoffroy de uillardoin extraite de la biblioth de uenise fol. Lion 1601¹⁴⁶.

fol. 60

Les passages de oultre mer de noble Godefroy de Bouillon du bon Roy st Louys et autres auec plusieurs faits des Rois de Hongrie et despagne 8. Paris. 1598 [*sic*]¹⁴⁷.

De bello Contra barbaros à christianis gesto pro christi sepulchro et Judaea recuperandis. Ben. de accoltis lib IIII 8^o Basil. uuinte 1544¹⁴⁸.

Historia de Cosas del oriente I, y II por amaro Centeno 4^o Cordoua 1595¹⁴⁹.

[...] quae operis subjecti est pars prima; sunt omnia [...] brevibus scholiis et aliis enarrationibus illustrata, Helmstadt, J. Lucius, 1584.

¹⁴⁴ ID., Pars secunda continens duorum priorum familiae Lyceburg. imperatorum historia, in quibus alterius, Caroli IIII una cum oratione funebri de eodem [per Johannem archiepiscopum Pragensem] nunc primum vulgatur. Accessit propter argumenti affinitatem cum Chronico hierosol. inprimis ob rerum Saracenicarum et Turcicarum, quas rursus Tartaricae exceperet, implicatam mentionem Historiae orientalis Haythoni, cui instar a subjici recte posse videbatur Marci Pauli Veneti Itinerarium, item fragmentum e Speculo historiali Vincentii Belvacensis, singulis partim emendatis, partim locupletatis, ita quidem, ut Historiae orientalis explanatio ad haec nostra tempora usque pertineat, auctore Reinero Reineccio, Helmstadt, J. Lucius, 1585.

¹⁴⁵ Geoffroy DE VILLEHARDOUIN, L'Histoire de Geoffroy de Villehardouyn, mareschal de Champagne et de Roménie, de la Conquete par les barons français associez aux Vénitiens, l'an 1204, d'un costé en son vieil langage et de l'autre en un plus moderne et intelligible, par Blaise de Vigenère, Paris, A. L'Angelier, 1585.

¹⁴⁶ ID., L'Histoire, ou Chronique du seigneur Geoffroy de Ville-Harduin, [...] représentée de mot à mot en ancienne langue françoise d'un vieil exemplaire escrit à l main qui se trouve dans les anciennes archives de la Sérénissime république de Venise, contenant la Conquete de l'Empire de Constantinople faicte par les barons françois, confédérez et unis avec les seigneurs vénitiens, l'an 1204. Ensemble la description de la prise de Constantinople, extraicte de la fin des Annales de Nicète Coniates, historien grec et chancelier des empereurs constantinopolitains, de nouveau mis en françois, 2 p. en 1 vol., Lyon, héritiers de G. Rouillé, 1601.

¹⁴⁷ Sébastien MAMEROT, (d'après le Père Lelong), Les Passages de oultre mer. Du noble Godefroy de buillon qui fut roy de Hierusalem. Du bon roy saint Loys, et de plusieurs vertueux princes qui se sont croisez pour augmenter et soustenir la foy crestienne, Paris, se vendent en la rue saint Jacques a lenseigne de lelephant, [env. 1525, selon B. Moreau III, 866 d'après l'état de la marque].

¹⁴⁸ Benedetto ACCOLTI, Benedicti de Acoltis Aretini de bello a Christianis contra Barbaros gesto pro Christi sepulchro et Judaea recuperandis lib. IIII, Bâle, R. Winter, 1544.

Historiae musulmanae lib XVIII Jo. Leunclauui Cura editi eiusdem Libitinarius index, Cum onomastico. 1591¹⁵⁰. / annales sultanorum à Turcis sua lingua scripti à Jo. Leunclauio illustrati et aucti ad ann. CD DXXCVIII¹⁵¹ eiusdem Leunclauui pandectas Fol uuechel 1596¹⁵².

Chronicorum Turcicorum tom. III. I phil Loniceri et Jo Auentini. II ex diuersis. III Georgii Castrioti epirotarum principis gesta Continens marino barletio Lib XIII descripta – item de expugnatione sCondrensi [*sic*] Lib III eodem Barleno [*sic*] scriptore Fol. Francof. 1578¹⁵³.

De rebus turcicis Commentarii II Joach Camerarii¹⁵⁴ Gul Brussii scoti de Tartaris diarium 1598¹⁵⁵. Coel August Curionis Saracenicae historicae Lib III uuol fangi dreschleri Turcicum Cronicon Cel Curionis descriptio regni marochensis. de bello meliten- si CD D LXV Comment fol uuech. 1596¹⁵⁶.

¹⁴⁹ Amaro CENTENE, Historia de cosas del Oriente [...] Contiene una description general de los reynos de Asia [...] la historia de los Tartaros [...] las cosas del reyno de Egipto, la historia y sucesos del reyno de Hierusalem [...] Traduzido y recopilado [...] por Amaro Centeno, Cordova, M. Rodriguez, 1595.

¹⁵⁰ Johannes LEUNCLAVIUS (Löwenklau), Historiae musulmanae Turcorum, de monumentis ipsorum exscriptae, libri XVIII, opus Jo. Leunclavii Amelburni, lectu dignissimum; quod gentis originem, progressus, familias et principatus diversos, res Osmaneas a Suleimane Schacho, ad Suleimanem II memoriae nostrae, cum aliis maxime raris, et hactenus ignotis, continet. Accessere commentarii duo, libitinarius index Osmanidarum, quo fides historiae gentiliis et thecis, ac titulis eorum funebribus, adstruitur; et apologeticus alter, Francfort, apud heredes A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1591.

¹⁵¹ SA'D al-DÎN ibn HASANJÂN KHOJA EFENDI, Johannes LEUNCLAVIUS (Löwenklau), Johannes, Annales sultanorum Othmanidarum, a Turcis sua lingua scripti Hieronymi Beck [...] studio et diligentia Constantinopoli advecti MDLI [...] a Joanne Gaudier dicto Spiegel, interprete Turcico Germanice translati. Joannes Leunclavii [...] Latine redditos illustravit et auxit, usque ad annum MDXXCVIII, Francfort, apud haeredes A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1588, ou Editio altera, ibid., 1596.

¹⁵² Johannes LEUNCLAVIUS (Löwenklau), Marquard FREHER, Juris Graeco-Romani tam canonici quam civilis tomi duo Joannis Leunclavii Amelburni, C. Cl. studio ex variis Europae Asiaeque bibliothecis eruti, Latineque reddit, nunc primum editi curâ Marquardi Freheri I. C. Cum eiusdem auctario, chronologia juris ab excessu Justiniani ad amissam Constantinopolin et praefatione [...], 2 t. en 1 vol., Francfort, haeredes P. Fischer, 1596.

¹⁵³ Philipp LONICER, et al. Chronicorum Turcicorum: in quibus Turcorum origo principes, imperatores, bella, praelia, caedes victoriae, reique militaris ratio, et caetera huc pertinentia, continuo ordine & perspicua brevitate exponuntur, 3 t. en 1 vol., Francfort, S. Feyerabend, 1578. Le tome 3 contient: Georgij Castrioti, Epirotarum Principis (qui propter egregiam virtutem Scanderbegus, hoc est, Alexander Magnus, cognominatus fuit) vitam, mores, res gestas, Autore Marino Barletio, sacerdote Scodrensi; et: Scodrae urbis expugnationem, Autore eodem Barletio.

¹⁵⁴ Joachim CAMERARIUS (l'ancien), De rebus Turcicis commentarii duo accuratissimi Joachimi Camerarii Pabepergensis, a filiis nunc primum collecti et editi, Francfort, apud heredes A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1598.

¹⁵⁵ Guilielmus BRUSSIUS, Guilielmi Brussii Scoti de Tartaris diarium, Francfort, apud heredes A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1598.

¹⁵⁶ Celio Augustino CURIO, Celio Secundus CURIO, Wolfgang DRECHSLER, Caelii Augustini Curionis Saracenicae historiae libri III.: in quibus Saracenorum, Turcarum, Aegypti Sultano-

Guerre de mahometo imper. de Turchi hauute per XV anni Con i uenetiani et ussun Cassana re di persia et re Ferdinando di Napoli et il uamoda [*sic*] di ualachia et altri descritte da M. marco Guazzo dall' anno CCCC.LXIV. insin al anno XCI uenet 1545.¹⁵⁷ successi dell'armata della M. Catolica destinata à Limpresa di Tripoli et Isola di Zerbe scritti per ant. fr. Cirni Corso 8° uineg 1560¹⁵⁸.

P. Bizarri de bello à Solimanno in pannonia gesto Commentar. an. CD D LXVI ab hoc anno ad LXX rerum in europa gestarum liber. 1573. eiusdem de bello Cyprio Lib. III. 8.° P. 1574¹⁵⁹.

Discorso sopra Limpresa dell Austria fatta dal gran Turco nel CD DXXXII di M. Gio. di Parma 8. Bologna 1543¹⁶⁰.

Siege de Rhodes descrit par Fr^{ere} Jacques bastard de Bourbon fol. Paris 1527¹⁶¹.

Hor nuculae Comment de bello aphrodisiensi Lib. V 8° Romae 1552¹⁶².

Nic. uillagagnoni eq.. Hierosolim. de bello melitensi Comm.¹⁶³ item apologia de Capta tripoli ad Carol. V imp. 4° C. st 1553.

rum, Mamalucorum, Assassinorum, Tartarorum, Sophianorum'que, qui in Perside regnant, origines et incrementa, septingentorum'que annorum res ab illis gestae, brevissimè explicantur. His accessit Wolfg. Drechsleri, Sarracenicum et Turcicumque Chronicon, auctum, et ad annum MDLXVII usque perductus. Item Cae. August. Curionis Marochensis regni in Mauritania nobilissimi, a Sarracensis conditi, descriptio [...] Caelii Secundi Curionis de bello Melitensi a Turcis gesto historia nova, Francfort, apud heredes A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1596.

¹⁵⁷ Marco GUAZZO, *Historie de Messer M. Guazzo ove se contengono le Guerre di Mahometto imperatore de' Turchi havute per quindeci anni continui con la Signoria de Venetia poi con il Re di Persia Usuncassano: il Re di Napoli Ferdinando; et lassedio di Rodi [...]* Con le guerre di suo figliuolo Baiasit fatte con il Carabogdan Vaivoda della Valachia, Venise, al segno della Croce, 1545.

¹⁵⁸ Antonfrancesco CIRNI, *Successi dell'armata della Maestà Catolica destinata all'impresa di Tripoli di Barbaria, della presa di le Gerbe e progressi dell'armata turchesca, scritti per Anton Francesco Cirni, Corso, Venise, F. Lorenzini da Turino, 1560.*

¹⁵⁹ Antoine GUEFFROY, Pietro BIZARRI, *Aulae Turcicae Othomannique imperii descriptio qua Turcarum palatina officia, mores, sectae item Mahometicae Imperiumque ex ea prodeuntium status, luculenter enarrantur, primum ab Antonio Geufraeo gallice edita, recens autem in latinam linguam conversa per Wilhelmum Godelevaeum. His commode accesserunt: Belli Cyprii inter Venetos et Zelymum Turcarum Imp. novissime gesti libri III, item Bellum Pannonicum contra D. Maximilianum II Romanorum Imp. a Solymanno Turc. Imp. motum. Una cum Epitome insigniorum atque recentiorum Europae historiarum, hinc inde gestarum ab anno 1564 usque in praesentem 73 deducta. Authore Petro Bizaro, 3 p. en 1 vol., Bâle, S.Henricpetri, 1573.*

¹⁶⁰ Giovanni Luigi DI PARMA, *Discorso di M. Giovan Luigi di Parma, sopra l'impresa del l'Austria fatta dal gran Turco, nel M.D.XXXII, Bologne, B. Bonardo e M. A. Grossi, 1543.*

¹⁶¹ Jacques DE BOURBON (dit le bâtard de Liège), *La grande et merveilleuse et très cruelle Oppugnation de la noble cité de Rhodes, prinse naguères par Sultan Selyman [...] rédigée par escript par... frère Jacques, bastard de Bourbon,... et par ycelluy dernièrement reveue et [...] corrigée et augmentée en plusieurs lieux, Paris 1527.*

¹⁶² Horatius NUCULA, *Commentarium de bello aphrodisiensi libri quinque, auctore Horatio Nucula, Rome, apud V. et L. fratres Brixienes, 1552.*

Commentar de Il bello melitensi auctor. cl. Grangeo¹⁶⁴ Francor. Fabricionum panegyricus eodem autore 4° montalban 1581¹⁶⁵.

fol. 60v

Lib V della guerra di Transsylvania Contra Solimano della Rota di Ludouico XII insino al' anno CD DLIII. descritta per ascanio Centorio de gli Hortensi 4° uenet: 1566¹⁶⁶.

Relaciones de P. Teixeira del origen y descendencia de los reii de persia Y hormus, y de un uiage hecho por el mismo dendo La india oriental hasta Jtalia por tierra. 8°. Ambers 1610¹⁶⁷.

Relaciones de don Jan de persia diuididas en III libros 4° ualladolid. 1604¹⁶⁸.

Guerra fra Turchi et persiani Historia de Gio Thomasso Minadoi diuisa in IX libri dall'anno LXXXVII in sino LXXXVI [*sic*] discorso della Cita de tauris 4° uenet. 1588¹⁶⁹.

Historia belli percici gesti inter amurathem III et mehemetem Hodabend. persarum R. Conscripta ab h. Porsio. eiusdem itineris Bysantini Lib III Carminum Lib II epigram. Lib III a uechel¹⁷⁰. / La mesme histoire en francois depuis Lan 1578. auec des-

¹⁶³ Nicolas DURAND, chevalier de Villegagnon, De bello melitensi, ad Carolum Caesarem Nicolai Villagagnonis commentarius, Paris, Charles Estienne, 1553.

¹⁶⁴ Claude DE LA GRANGE, Commentarius de secundo bello melitensi autore Claudio Grangeo, Montauban, L. Rabirius, 1582.

¹⁶⁵ ID., Francorum Fabriciorum panegyricus auctore Claudio Grangeo, [...] ejusdem auctoris oratio de obitu Caroli Fabricii, Montauban, L. Rabirius, 1581.

¹⁶⁶ Ascanio CENTORIO Degli HORTENSI, Commentarii della guerra di Transilvania, del signor Ascanio Centorio de gli Hortensii, ne'quali si contengono tutte le cose che successo nell'Ungheria dalla rotta del re Lodovico XII, sino all' anno 1553 [...] – La seconda parte de' Commentari delle guerre e de' successi più notabili avvenuti così in Europa come in tutte le parti del mondo dall' anno 1553 fino a tutto il 1560 [...], 2 vol., Venise, G. Giolito di Ferrari, 1566–1568.

¹⁶⁷ Pedro TEIXEIRA, Relaciones de Pedro Teixeira del origen, descendencia y succession de los reyes de Persia [siguiendo la Cronica de Mirkond] y de Harmuz [siguiendo la Historia de Torunxa], y de un viage hecho por el mismo autor dende la India oriental hasta Italia por tierra, 3 p. en 1 vol., Ambers, H. Verdussen, 1610.

¹⁶⁸ Juan DE PERSIA, puis ULUG BEY BEYAT (OULOUG BEG), Relaciones de Don Juan de Persia [...] diuidadas en tres libros, donde se trovan las cosas notables de Persia, la genealogia de sus reyes, guerras de Persianos, Turcos y Tartaros, y las que vido en el viaje que hizo á España, y su conversación y la de otros cavalleros persianos, Valladolid, J. de Bostillo, 1604.

¹⁶⁹ Giovanni Tommaso MINADOI, Historia della guerra fra Turchi et Persiani, di Gio. Thomaso Minadoi, [...] dall'istesso riformata, et aggiuntevi i successi dell'anno 1586. Con una descriptione di tutte le cose pertinenti alla religione, alle forze, al governo, et al paese del regno de' Persiani, et una Lettera all'Illre M. Corrado, nella quale si dimostra qual città fosse anticamente quella, c' hora si chiama Tauris, Venise, A. Muschio, 1588.

¹⁷⁰ Henricus PORSIUS, Historia belli persici gesti inter Murathem, Turcarum et Mehemetem Hodabende, Persarum regem [...] conscripta ab Henrico Porsio, [...] Ejusdem Itineris byzantini libri III. Carminum lib. II. Epigrammatum II. Poëta, Francfort, S. Feyerabend, 1583.

cription des magnifiques spectacles representés à Constantinople en La Circoncision du fils damurat 1582. 8. Gen. 1583¹⁷¹.

II. parti della sacra religione di s. Gioanni hierosolimit. dalla Fondazione di este religione sino alla presa di Rodo di Jac. Bosio: Fo. Roma 1594¹⁷².

Relation del origen y successo de Los Xarifes, y de lo estado, de Los Reinos de marruecos, Fes zaradunte y de los de mas Compuesta por Diego de Torres 4° Seuilla 1586¹⁷³.

Dernier uoiage du Roy de portugal don sebastien en afrique tiré des memoires du s^r Joachim de Centelles portug. Paris 1578¹⁷⁴.

Jo Sturmii de bello aduersus turcos perpetuo administrando ad Rodolf. II Caes. sermones III Jenae 1592¹⁷⁵. / Gul. Brussii scoti de bello aduersus turcos gerendo Consilium 8.° Lipsiae 1599¹⁷⁶.

Turcica uberti Folietae, Augerii Gislemi Busbeq. Fr. de Frangipanib. Bessarionis Cardin. Joach Camerarii Collecta a.d. Chytraeo. 8. Lips. 1599¹⁷⁷.

Othomanno dy Lazaro Soranzo milano 1599¹⁷⁸. discorso del s de la noua¹⁷⁹ / parer del s: Lazaro schuendi 8 Ferrara 1600¹⁸⁰.

¹⁷¹ ID., Briefve histoire de la guerre de Perse, faite l'an mil cinq cens septante huit et autres suyvens, entre Amurath, troisième de ce nom, empereur des Turcs, et Mahumet Hodabende, roy de Perse. Avec la description de jeux et [...] spectacles representez à Constantinople en la solennité de la circoncision du fils d'Amurath, s.l., V. Ratoire, 1583.

¹⁷² Giacomo BOSIO, Dell'Istoria della sacra religione et illma militia de San Giovanni Gerosolimitano di Jacomo Bosio parte prima (-terza), 3 p. en 2 vol., Rome, Stamp. apostolica vaticana, 1594–1602.

¹⁷³ Diego DE TORRES, Relación del origen y sucesso de los Xarifes, y del estado de los reinos de Marruecos, Fez, Tarudante y de los mas que tiennen usurpados. Compuesta por Diego de Torres, Sevilla, J. López, 1586.

¹⁷⁴ Joachin DE CENTELLAS, Les Voyages et conquestes des Roys de Portugal ès Indes d'Orient, Éthiopie, Mauretanie d'Afrique et Europe: avec l'origine, succession et descende de leurs maisons, iusques au Sereniss. Sebastian, nagueres atteré en la bataille qui il eust contre le Roy de Fez. Le tout recueilly de fidèles tesmoings et mémoires du sieur Joachin de Centellas, Paris, J. d'Ongoys, 1578. (Le titre courant: Dernier voyage en Afrique.)

¹⁷⁵ Johann STURM, De Bello adversus Turcas perpetuo administrando, ad Rudolphum II. Romanorum Impera. Augustum commentarii sive sermones tres, ex recognitione Nicolai Reusneri, Jena, s.n., 1592.

¹⁷⁶ Guilielmus BRUSSII, Ad Principes populumque christianum de bello adversus Turcos gerendo, non diminutis publicis vectigalibus, neque expectata dicordantium principum concordia, Guilielmi Brussii, [...] consilium, Leipzig, H. Grassius, 1595.

¹⁷⁷ David CHYTRAEUS (éd.), Turcica hoc est Uberti Folietae de causis magnitudinis imperii turcici; Augerii Busbequii consilium de re militarium adversus Turcas; Diogenis doli; Francisci de Frangipanibus, Bessarionis cardin. et Joach. Camerarii orationes turcicae; Series Imp. Turcicorum & Narratio Celli Cyprij. Collecta et edita studio D. Davidis Chytraei, Leipzig, H. Grosius, 1599.

Othomanus Lazari Soranzi / Turchus uincibilis Achillis traduccii ex ital. uersi à Jac. Geudero. 8 Francof. 1601¹⁸¹.

Reffuge (Refuge), Eustache de, 19 sep. 1617, Min. cent. LXXXVII–109

1564–13 sep. 1617. Conseiller au Parlement de Paris, 1592–1600, puis maître des requêtes, ambassadeur. – Librairie: 826 volumes¹⁸², 2 mss., et une importante collection de cartes, d'astrolabes, etc.

1 Camerarj De rebus Turcic fol¹⁸³ -. 3-

1 Curionis Hist Saracencia 8¹⁸⁴ -. 5-

1 Histor Muzulmana per Leonclaij fol¹⁸⁵ 1. 5-

1 Luzinge des estats 8¹⁸⁶ -.14-

Poille, Jacques, 4 déc. 1623, Min. cent., XXVI–82

Sgr de Saint-Gratien. Conseiller en 1591. – Librairie: 926 plus 1 lot

Item IJnuentaie generale des turcs¹⁸⁷ couuert de parchemin prise xx s

Item LJstoire de Casteriot¹⁸⁸ couuert de veau rouge prise xx s

¹⁷⁸ Lazaro SORANZO, L'ottomano di Lazaro Soranzo, dove si da pieno ragguaglio non solamente della potenza del presente signor de turchi Mehemeto 3. [...], Milan, nella stampa del quon. Pacifico Pontio, 1599.

¹⁷⁹ François DE LA NOUE, Discorso del sig. Della Noue, che contiene il modo di scacciare i Turchi d'Europa con la Lega et unione de prencipi Christiani, Ferrara, V. Baldini, 1600.

¹⁸⁰ Lazarus VON SCHWENDI, Parere del signor Lazaro Suendi alemanno, come si possa resistere a'Turchi, Ferrara, V. Baldini, 1600.

¹⁸¹ Lazaro SORANZO, Turca nikhtoj: hoc est de Imperio ottomannico evertendo et bello contra Turcas propere gerendo consilia tria [...] I. Lazari Soranzii, [...] quod Ottomannum, sive de rebus turcicis; II. Achillis Tarducci: quod Turcam vincibilem inscribere placuit; III. Anonymi cujusdam dissertatio de statu Imperii turcici [...] Nunc primum [...] in latinum conversa a Jacobo Geudero ab Heroltzberga, Francfort, typis Wechelianis, apud C. Marnium et haeredes J. Aubrii, 1601.

¹⁸² Les volumes contenaient 767 titres. Mais on y a pris les volumes tels quels sans prendre égard au nombre de titres reliés ensemble. Comme on n'apprend rien sur les recueils factices dans les autres bibliothèques, le seul recensement par volumes rend possible des comparaisons.

¹⁸³ Joachim CAMERARIUS l'aîné, De Rebus turcicis commentarii duo accuratissimi Joachimi Camerarii, a filiis (Joachimo et Philippo Camerariis) nunc primum collecti ac editi, Francfort, apud haeredes A. Wecheli, C. Marnium et J. Aubrium, 1598.

¹⁸⁴ Celio Augustino CURIO, Coelii Augustini Curionis Saracenicae historiae libri III.: in quibus Sarracenorum, Turcarum, Aegypti Sultanorum [...] origines et incrementa, [...] brevissime explicantur; Hic accessit Wolfgangi Drechsleri, rerum Sarracenarum Turcicarumque Chronicon [...], Bâle, Oporinus, (1567); *ibid.*, 1568; Francfort 1596.

¹⁸⁵ LEUNCLAVIUS, Historiae musulmanae Turcorum (voir n. 42).

¹⁸⁶ René DE LUCINGE, De la Naissance, durée et chute des estats, où sont traitées plusieurs notables questions sur l'establisement des empires et monarchies, Paris, M. Orry, 1588.

¹⁸⁷ Michel BAUDIER, Inventaire de l'histoire générale des Turcz [...] depuis l'an 1300, Paris, S. Chappelet, 1617.

¹⁸⁸ Jacques DE LAVARDIN, Histoire de Georges Castriot, surnommé Scanderberg, roy d'Albanie, Paris, G. Chaudière, 1576; [...], revue [...] et poursuivie du mesme auteur jusques à la mort et

Jtem historiae turcorum¹⁸⁹ couuert de bazanne vert prise L s

Jtem Cronica turcica¹⁹⁰ relié en parchemin prise xxx s #

Jtem lhistoire des Turcs¹⁹¹ couuert de veau noir prise viij

Machault, Jean Baptiste, i.a.d. de son épouse Marie de Mousoy, 29 sep. 1632, Min. cent., XVI–443

† 29 avr. 1635. Sgr de la Mothe-Romaincourt. Conseiller de 1583 à 1594¹⁹². – Librairie: 535 volumes

Jtem Historia Turcarum leonclavius grec & latin¹⁹³ rellie en bazanne verte Jn Folio prise xl s

tombeau de Mahomet second, Paris, G. Chaudière, 1597; recueillie [...] et poursuivie jusques à la mort de Mahomet II [...] De nouveau a esté adjoustée en cette édition une chronologie turcique [...] [par N. Faret], Genève, J. Arnault, 1604; [...], contenant ses [...] mémorables victoires à l'encontre des Turcs, pour le foy de Jésus-Christ, recueillie [...] et poursuivie jusques à la mort de Mahomet II [...], Dernière édition, augmentée d'une chronologie turquesque où sont [...] représentées les choses les plus remarquables advenues depuis Mahomet II jusques à Otthoman II [...] [par N. Faret], 2 p. en 1 vol., Paris, T. Du Bray, 1621; Paris, F. Julliot, 1621.

¹⁸⁹ LEUNCLAVIUS, *Historiae musulmanae Turcorum* (voir n. 42).

¹⁹⁰ LONICER, *Chronicorum Turcicorum* (voir n. 6).

¹⁹¹ René DE LUCINGE, *Histoire de l'origine, progrèz et déclin de l'empire des Turcs. - Complainte des esclaves chrestiens détenus [...] entre les mains des Turcs [...] faite en langue esclavonne par Grégoire Sleidan, [...] et traduicte en françois par B.V.P.*, Paris, P. Chevalier, 1614.

¹⁹² DESCIMON, *Qui étaient* (voir n. 15), p. 184–185.

¹⁹³ LEUNCLAVIUS, *Historiae musulmanae Turcorum* (voir n. 42).